

LES MOEURS  
AMÉRICAINES

DEPOSITED BY THE FACULTY OF  
GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IxM

1W4.1932



ACC. NO. UNACC. DATE 1932



LES MOEURS AMÉRICAINES JUGÉES PAR  
LES FRANÇAIS D'APRÈS GUERRE

Thèse présentée pour le degré de  
Maître ès Arts  
par Marie S. Weeks.

McGill University  
December, 1931.

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
INTRODUCTION.....	1
Le Champ des Observations.....	7
LES JUGEMENTS FAVORABLES.....	15
LES JUGEMENTS DÉFAVORABLES .....	28
les Défauts de la Jeunesse.....	29
L'Américaine émancipée.....	37
L'Evolution du Puritanisme.....	49
Le Manque de Vie intérieure.....	62
Le Procès de l'Américainsme.....	80
CONCLUSION.....	93
BIBLIOGRAPHIE.....	100

## INTRODUCTION

Depuis l'indépendance des Etats-Unis la "découverte de l'Amérique" a été faite par un certain nombre de Français, qui continuèrent à considérer ce pays comme une colonie de la Grande Bretagne en tant que civilisation. Une prospérité qui grandissait rapidement s'étant manifestée après le commencement du vingtième siècle, il fallut accorder au jeune pays une vie à part. Il venait d'atteindre sa majorité au moment ou la guerre l'entraîna bon gré mal gré dans les affaires internationales. Le voilà donc en 1918 qui prit sa place parmi les grands pays du monde. "Les notions de 1914 sur l'Amérique sont à reviser tout entières," dit M. André Siegfried dans la préface de son oeuvre monumentale, mais, déjà avant ce moment, bien des Français s'étaient mis à la tâche de faire la connaissance de cette nouvelle Amérique. (1)

On trouve à la base de ce nouvel effort pour connaître ses voisins d'outre mer trois motifs puissants et bien différents, dont le premier résulte de la guerre même. Le monde

---

(1) M. Lehman dans "Le grand mirage" (p.28) nous reproche d'employer ce mot dans le sens d'Etats-Unis. "Depuis que la folie des grandeurs s'est emparée de l'Oncle Sam, ses neveux et ses nièces ont décidé qu'il n'y a vraiment qu'une seule Amérique, celle de la bannière étoilée, le reste de cette partie du monde ne méritant pas que l'on s'y arrêtât. Ils n'hésitèrent même pas à afficher leurs prétensions à la face de l'univers en modifiant, sans rougir, l'enseigne de leurs ambassades." A moins que M. Lehman n'invente un adjectif pratique qui dérive d'"Etats-Unis" il faudra perpétuer ce mal-entendu.

s'unifiait: le progrès des transports rapprochait les continents de plus en plus dans le temps et l'espace. Pendant la guerre des amitiés s'étaient établies entre les "poilus" et les "sammies". Animés alors par un désir sincère de prolonger ces beaux sentiments, les Français se mirent à faire des commentaires sur la vie et le caractère américains, commentaires qui souvent témoignent d'une générosité aveugle. Si, par exemple, on détache les extraits cités ci-dessous de leur contexte, on déforme quelque peu leur signification. Mais, si on les lit dans leur cadre, comme conclusion d'une série d'idées, on est néanmoins frappé de leur ton extrêmement complaisant et flatteur.

"Les Américains sont les vrais humanistes d'aujourd'hui. Ils réussissent ce que l'Italie et nous avons réussi au temps de la Renaissance: ils établissent la plus parfaite correspondance, la meilleure adaptation possible, entre l'homme et l'Univers." (1)

"L'affinité qui relie les trois pays les plus civilisés du monde est une affinité de sang et d'âme. L'Angleterre en Amérique voit triompher sa race, et la France, son idéal." (2)

- 
- (1) E. Brunet. Revue de synthèse historique. Tome 29, p.157  
(2) H.-L. Hovelague. Précis de l'Histoire des Etats-Unis d'Amérique.

Dans la plupart des cas, les idées de l'Amérique sont celles que l'on a toujours eues, mais vues à ce moment-là tout en rose. Plusieurs comédies qui datent de ces années n'effleurent que le dehors du caractère américain - après tout, on ne s'attend pas à une analyse approfondie dans une comédie - mais c'est étudié d'une façon très sympathique. S'il y a des défauts, un tact infini fait ressortir tout de suite nombre égal de défauts français. Echange d'amabilités mais peu de vrai compréhension. La question des dettes, des malentendus politiques, mirent vite fin à ces beaux élans. C'était à recommencer.

En 1927, M. Tardieu signala le danger d'une entente trop facile, qui reposerait sur une bonne volonté doublée d'une ignorance réciproque. (1) Depuis ces cinq dernières années un esprit plus terre-à terre, plus avide de renseignements précis de la part des Français envers l'Amérique a éliminé cette ignorance profonde. On peut se demander, après avoir lu quelques auteurs, s'il a banni également la bonne volonté. Cependant, le plus sévère critique, M. Duhamel, prétend écrire dans l'intérêt de la paix. Les lignes suivantes prises dans l'avant-propos de "L'Amérique vivante" de M. Henri Hauser résument assez bien l'intention générale actuelle. "J'ai cru devoir dire le mal comme le bien ..... une admiration perpétuelle n'est pas un signe de vraie amitié. J'ai

---

(1) A. Tardieu. Devant l'Obstacle.

cru voir qu'un nombre croissant d'Américains étaient écoeurés par cette continuelle odeur d'encens, autant qu'irrités par l'accidité de la "blague" parisienne, qu'ils savaient goûter une critique indépendante, quand ils la sentaient amicale." Tout se dit maintenant sans gêne, en famille. Chose curieuse et encourageante: malgré tous les reproches qu'on nous fait d'être un pays impérialiste qui recherche l'hégémonie du monde il n'y a presque aucune allusion à la possibilité d'une guerre avec les Etats-Unis. La menace américaine, si notre influence est ainsi jugée, vise plutôt les idées de la civilisation.

Le second motif qui a éveillé l'intérêt français existait déjà avant la guerre. Le développement prodigieux des Etats-Unis du côté matériel, l'organisation du travail qui amenait cette prospérité, n'avaient pas été sans partisans ardents de l'autre côté de l'Atlantique. Eblouis de notre progrès, ils voulaient profiter de nos méthodes dans l'industrie. La situation douloureuse où se trouvait la France à la fin de la guerre n'était qu'une raison de plus pour augmenter cet enthousiasme chez certains auteurs. "Considérons comme une bonne fortune inappréciable d'avoir par delà l'Atlantique un peuple ami, laborieux, entreprenant et riche dont l'exemple et le concours sont l'unique moyen de relever nos ruines et de reconquérir notre prospérité." (1) Des admira-

---

(1) V. Cambon. Etats-Unis - France. Préface VI1

teurs de notre système économique et industrielle ont continué leurs éloges jusqu'au "crack" définitif de 1929-30.

Cependant, ces deux intérêts qui poussaient les Français à nous étudier de près, ont cédé, pendant les dernières années, à un troisième qui peut avoir des résultats à la fois plus sains ou plus pernicious. A force de mieux connaître l'Amérique, on se prit à apercevoir les revers de la médaille: des doutes surgirent sur les mérites de notre système industriel, sur la voie dans laquelle s'engagent nos mœurs. A l'heure actuelle, on trouve l'américanisme dressé contre les vieilles traditions françaises pour les menacer. Le chœur des voix s'en va toujours augmentant pour signaler les erreurs américaines et mettre les Français en garde.

Mais avant de procéder à une analyse plus complète de ces idées, ne vaudrait-il pas mieux préciser quelques termes? Et tout d'abord, le mot "jugement" qui ne signifie pas simplement "observations" ou "données statistiques". Un jugement entraîne une décision. Cependant, il y a beaucoup d'impressions qui sont en effet des jugements. Le choix même de ce qu'on va raconter implique quelquefois un point de vue particulier: et d'un livre composé tout entier de notes de voyage, il se dégage souvent des conclusions favorables ou défavorables. Dès qu'on généralise on prononce un jugement. Ce que disent les étrangers est toujours suspect d'en être

un - peut-être défavorable. Un Américain fait un portrait lugubre de la vie de son pays. On se dit volontiers: "Quel juste portrait de nos défauts." Remplacez le nom de l'auteur par un nom français et l'on s'indigne: "Quel tableau injuste ce monsieur fait de notre pauvre pays." Les auteurs français ne peuvent se permettre impunément les libertés d'un Sinclair Lewis. Pour faire des critiques aussi violentes il faut une délicatesse dont nos compatriotes peuvent se passer.

Les jugements sur les moeurs (mot élastique) vont porter dans cette étude sur le caractère américain dans le monde des affaires, dans la vie sociale, y compris l'éducation et la religion. Il ne s'agira pas ici des moeurs politiques.

Le terme "français" va s'appliquer aux livres ou aux articles de revue publiés en France même s'ils n'ont pas été écrits par des Français. Les oeuvres traduites d'autres langues seront exclues.

## Le Champ des Observations

Ce qui frappe tout de suite quiconque commence à recueillir les impressions françaises sur l'Amérique, c'est à la fois le nombre formidable de livres qui traitent du sujet et l'extraordinaire variété des détails qu'ils présentent. Lorsque les Anglais font un séjour aux Etats-Unis ils peuvent se rembourser leurs frais de voyage en faisant aux Américains des conférences où ils leur indiquent les principaux défauts de leurs institutions et de leurs moeurs. La barrière de la langue, au moins, empêche les Français d'en faire autant. Par suite, pour se faire comprendre, ils sont obligés de verser beaucoup d'encre à notre sujet. Leurs lecteurs ont un large choix; depuis des études d'ordre économique jusqu'au "Neuf cents recettes de cocktails et boissons américaines" de M. A. Torelli.

Ceux qui ont visité l'Amérique et ont publié leurs idées personnelles représentent pour la plupart les professions libérales; politiques, prêtres, médecins, professeurs, journalistes, romanciers, etc; quelquefois aussi un représentant des métiers manuels, un Dubreuil par exemple.

Leurs observations ont pénétré jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne pour rapporter à leurs compatriotes une image fidèle, de l'extérieur tout au moins, de la vie américaine. On voit noté le morceau de

carton affiché à la fenêtre par la maîtresse de maison pour indiquer au livreur de glace la quantité qu'il lui faudra:(1) "les culottes courtes à peine bouffantes et le jersey de boy-scout dont se revêtent dans les stations de montagnes des matrones trapues et redondantes"; (2) les conducteurs nègres des Pullman qui époussètent les voyageurs avec un petit balai. (3) Pour ce qui est des actualités mondaines des journaux ils ne sont pas moins au courant. On y trouve des allusions au mariage d'Irving Berlin avec la fille du milliardaire Mackay peu de temps après que cet événement fut annoncé en gros titres (4); de même y figurent les difficultés du ménage Kip Rhineland (5), la grève des agents de police Bostoniens (6), les défilés de beauté à Atlantic City, (7)

On peut se demander si l'exactitude de ce reportage correspond à son étendue. Quant aux statistiques, il serait bien difficile de les vérifier. Il y en a très peu, en définitive, qui sautent aux yeux comme erreur évidente, comme par exemple l'idée de disproportion entre la population masculine et la population féminine. M. Achard dit même qu'il

- 
- (1) H. Dubreuil. Standards
  - (2) C. Cestre. Les Etats-Unis, p. 58
  - (3) V. Mandelstamm. Hollywood, p. 51
  - (4) Ferri-Pisani. Sa majesté le dollar, p. 171
  - (5) " " " " " " p, 223
  - (6) " " Amour en Amérique, p. 67
  - (7) L. Lehman. Le Grand Mirage, p. 82

y a en Amérique "plusieurs hommes - au moins deux - pour une femme." (1)

Le type d'erreur le plus frappant et, en même temps, si peu important qu'il peut sembler mesquin de le relever, c'est la faute d'orthographe parfois si amusante. Que les Français nous pardonnent nos sourires à cet égard. Ceux-ci sont parfaitement inoffensifs et nous nous rendons compte des difficultés que présente notre prononciation, surtout les "h", les "w" et le choix d'une seule ou d'une double consonne. On a ôté le "h" à "Oboken" (2) pour l'offrir à George "Hærliss" (3), au "Président Heliot, directeur de l'université de Harvard" (4), à "Barnhard College" (5) et aussi à une "sweethearth".(6) On l'a déplacé dans le nom du poète "Withman". (7) Nous trouvons des "wamps", des "Rough Ridders", des "sky-scrappers" et du "shopping." Plus amusantes encore sont les déformations des termes d'argot. Il faut constater, d'ailleurs, que la grande majorité des romanciers s'en servent comme les Américains. Il y en a, cependant, qui s'y embrouillent un peu, ce qui nous permet de lire "All

---

(1) P. Achard. Un oeil neuf sur l'Amérique, p. 189

(2) V. Carbon. Ouv. cit., p. 88

(3) P. Achard. Ouv. Cité, p. 87

(4) R. Rey. Le Crapouillot. Octobre, 1930, p. 74

(5) L. Durtain. Quelques Notes U.S.A., p. 99

(6) I. Dage, Sam ou le voyage dans l'optimiste Am' ique, p. 232.

(7) P. Morand. New-York, p. 268

right and shake-hand", "C'est un véritable muddled", "jazz-hot", "Hein Margaret.....thunderstroke?", "Times is money", "Iam broken". Quelles difficultés présente l'emploi populaire du verbe "blow". Sans doute "the mondy is to blow up" signifie "to be blown in", tandis que "il parle de blow gaff" est une manière française de prononcer "blowing off." Parfois l'orthographe est déformée pour indiquer aux lecteurs français la prononciation américaine, comme par exemple, "Gosch", "big fischs" et "Aou". Le "Camponionate Marriage" de M. Lindsey dont parle M. Lehman est sans doute une faute typographique. Lorsque M. Strowski écrit : "Quelques dames ont eu l'idée de réunir leur solitude. Ces lunches sans hommes sont devenus à la mode; on y sert du poulet grillé. Cela s'appelle hen-party." (1) a-t-il mal compris la dérivation du terme ou se moque-t-il de nous?

En ce qui concerne un reportage de faits, les Français se trompent peu également. Avec l'aide d'un microscope on pourrait trouver quelques fautes ou un manque de compréhension. Par exemple, le rôle assigné au Phi Beta Kappa dans la vie universitaire n'est pas tout à fait exact. M. Morand en parle comme d'une fraternité faisant concurrence avec d'autres d'un caractère purement social.(2) M. Durtain en fait autant. (3) A propos d'un enterrement Quaker à Phila-

---

(1) Les caractères ou les moeurs de ce siècle, p. 121  
(2) Champions du monde, p. 31  
(3) Quelques Notes d'U.S.A., p. 95

delphie qu'il appelle d'ailleurs "la capitale de la Pennsylvanie," M. Ferri-Pisani déplore l'esprit profane qui y règne, disant que "seule le crucifix placé sur le cadavre rappelait le Christianisme." (1) Erreur évidente car les Quakers ont enlevé tout symbole de la pratique de leur culte. M. Mandelstamm parle du chapeau à plumes qui est "demeuré pour la yankee moyenne le symbole de la haute élégance et du luxe."(2)

C'est au moment où l'on se sert des termes "yankee moyen", "américain", "toujours" qu'on est en danger de dérailler sans savoir exactement où ce déraillement commence. On pourrait avec justice reprocher à la plupart de nos critiques d'avoir trop étudié les centres urbains, ces centres surtout qui ont un attrait romanesque ou pratique. D'après eux les trois grandes villes des Etats-Unis sont New-York, Chicago et Hollywood. Ajoutez-y Detroit à cause des usines Ford, la Nouvelle-Orleans à cause de son atmosphère française, quelquefois Boston et Philadelphie pour leur culture intellectuelle ou artistique. Il y a dix ans encore "yankee" était synonyme d'"américain." C'est seulement pendant ces dernières années que certains écrivains se sont rendu compte des différences d'esprit et de moeurs, des rivalités et des méfiances qui existent entre différentes parties des Etats-Unis . Il y en a toujours qui ne savent pas que les existences qui s'écoulent

---

(1) L'Amour en Amérique, p. 25.  
(2) Hollywood, préface, V

dans les "speakeasies" newyorkais ne reflètent pas plus la vie américaine que celle des boîtes de nuit à Montmartre ne présente une image fidèle de la paisible vie de province en France.

D'autres fautes très graves apparaissent souvent dans les romans et dans tout ce qui est fiction. D'ordinaire les romans dont l'intrigue se déroule en Amérique n'ont pas été écrits dans un but très littéraire. Les péripéties ne forment parfois que le squelette auquel l'auteur veut accrocher ses impressions de voyage sans qu'il ait à se soucier d'un classement logique ou d'une interprétation soignée. Il écrit tout simplement parce qu'il a ramassé de la "couleur locale". Dans ce genre: "Grace Clamond, qui ayant à peine terminé son oyster-cocktail ( un compose d'huîtres, d'oranges en tranches, d'herbes odoriférantes et de tomates, le tout saupoudré de cannelle) se levait d'érêchef...." (1), recette humoristique plutôt qu'exacte, et nullement repréhensible d'ailleurs, mais puisque l'auteur se plaît à mélanger l'action et les commentaires ses personnages deviennent des types sans personnalité sauf celle d'être soi-disant américaine. Cependant, comme toute personnification d'un fait est plus vivante que le même fait simplement énoncé, la vérité est d'autant plus déformée dès qu'il y a des inexactitudes ou des exagérations dans les types. C'est ce qui est arrivé notamment

---

(1) V. Mandelstamm. Hollywood, p. 74

dans la première histoire de "Quarantième Etage". L'héroïne est une femme de moeurs faciles, comme il y en a quelques unes aux Etats-Unis. Au cours de ses voyages M. Durtain a noté également un esprit de pruderie qui exerce une influence forte et souvent très ridicule sur les coutumes américaines. Cependant il rattache ces deux observations au même type. Cette femme s'indigne qu'on ait placé dans un parc le Pensaur de Rodin, et, en sa qualité de membre du Minnesota feminine club à Duluth, elle aurait voulu le briser à coups de marteau. Du rapprochement de ces deux détails se dégage une impression d'hypocrisie tout à fait injuste, parce que cette femme telle qu'elle se montre n'aurait jamais été membre d'une société civique qui portait un nom si formidable.

Les récits qui s'inspirent de notre "presse jaune" où des exploits des bandits et des "bootleggers", bien qu'eux non plus n'aient pas grande valeur littéraire, sont au moins franchement des romans d'aventure où l'on attend des personnages exagérés et des incidents inouïs. Ceux-ci sont donc d'une importance presque négligeable comme commentaires sur les moeurs.

Rien n'est plus juste que cette phrase de M. Puaux: "La seule question est de savoir à quel moment on est en

droit de généraliser." (1) Cette observation s'applique aux Américains tout comme aux Français. L'Amérique est immense; elle change vite. Nous voyons nos moeurs, souvent les moeurs d'un petit coin, de près, de trop près pour avoir une vue de leur ensemble et de tous leurs aspects: les Français, au contraire, les examinent, pour ainsi dire, de loin et ne voient que les détails qui font ressortir des traits saillants où il manque quelquefois de nuances. Ajoutez à cela qu'ils nous regardent à travers le voile brumeux d'une différence de langues, d'usages, de civilisations, et l'on ne s'étonne plus que les moeurs américaines ne soient pas jugées de la même façon des deux côtés de l'Atlantique.

---

(1) Découverte des Américains, p. 123.

## JUGEMENTS FAVORABLES

L'Américain qui essaie de généraliser au sujet des contradictions françaises sur son pays se trouve dans la même situation gênante des Français en face de l'Amérique. La variété est telle que tout classement détaillé paraît arbitraire. Quelques Français ont habité longtemps les Etats-Unis. Leurs opinions valent à peu près celles des Américains mêmes. D'autres sont venus faire un court séjour sans aucune idée préalable de ce qu'ils allaient voir, ou peut-être avec une idée trop précise de ce qu'ils voulaient voir. Il y en a qui viennent pour une raison définitive, les affaires, la politique, faire des cours universitaires; il y en a, au contraire, qui ne cherchent qu'à s'amuser. Il est tout à fait compréhensible que "l'oeil neuf" de M. Paul Achard, qui fit la tournée du pays en tourbillon sous la tutelle du Paramount, ne voie pas des "Scènes de la vie future."

En même temps, cependant, on trouve un nombre extraordinaire de clichés à la vie dure. Est-ce que leur répétition indique qu'ils sont des traits fondamentaux, ou font-ils partie de la tradition que les écrivains se transmettent les uns aux autres? Se sont-ils laissés influencer par le cinéma en France, les touristes, ou la littérature américaine? D'après les citations de certains auteurs, celle-ci a pu avoir une influence "standardisatrice". Est-ce M. Régis Michaud dans le "Roman contemporain" qui a mis à la mode,

parmi nos modernes, Mencken, Theodore Dreiser, Sinclair Lewis, Sherwood Anderson, James Branch Cabell et Waldo Franck? M. Michaud a raison de les choisir comme nos écrivains de premier ordre. Mais ce sont aussi des critiques sévères, et le tableau qu'ils font, quoique juste et salubre pour nous autres, ne représente pas toute la vie américaine. C'est évidemment cette dernière signification que les Français ont prêté à leurs oeuvres, et ils ne connaissent pas les portraits, tout aussi justes mais d'une valeur littéraire peut-être moindre importante, d'écrivains comme Edna Ferber, Booth Tarkington, Dorothy Canfield Fisher.

Se rendant compte alors de la base nuancée sur laquelle repose cette question, la seule qu'on puisse faire est celle-ci; en général, quelles sont les critiques favorables ou défavorables que l'on fait de nos moeurs? Plus ces critiques expriment des réactions instinctives, personnelles, plus elles appartiennent nettement dans l'une ou l'autre catégorie. Dès qu'elles cherchent des explications d'ordre politique ou économique, elles perdent leur caractère de partialité violente, soit amère, soit enthousiaste, pour se montrer dans la lumière froide de la raison, se rapprochant ainsi beaucoup plus de la vérité.

L'âme du peuple, ses moeurs, et son organisation

économique forment une trilogie dont il est presque impossible de séparer complètement l'un quelconque des éléments. Surtout les deux premiers réagissent l'un sur l'autre de telle façon qu'on ne saurait fixer la responsabilité causatrice. Nous considérons donc les critiques favorables ou défavorables de ces deux éléments séparés aussi complètement que possible du troisième, ou dans le cas où le troisième élément semble très fantastique et peu vrai. Il faut aussi considérer les critiques qui ont une vue plus large de l'ensemble.

M. Rageot a écrit: "J'aime et j'admire ce peuple. Il possède les qualités les plus précises et les plus sympathiques de l'humanité moderne: la santé, l'élan, la foi dans les succès, une sorte de positivisme chimérique et de dynamisme mystique, et, surtout, le sens social, le besoin de la discipline, le goût sportif de l'équipe, et enfin le culte des compétences, des spécialités officielles, et par conséquent de l'organisation. Il est généreux....." (1)

M. Régis Michaud énumère les qualités américaines ainsi: "Bon accueil, franchise, cordialité, entrain, naturel, voilà pour les individus, et quant à la nation, l'élan général, l'amour de la vie l'esprit public, la passion collective du

---

(1) Une visite aux Etats-Unis. L'illustration, 11 jan. 1930

mouvement, le goût de la création et de la métamorphose incessantes, la jeunesse, le dynamisme pur et triomphant." (1)

On pourrait citer de tels extraits à n'en plus finir. Les enthousiastes répètent maintes fois ces adjectifs; ingénus, idéalistes, hommes d'énergie et d'initiative, exubérants, sains, scrupuleux, loyaux, etc. Ces termes expriment des impressions bien personnelles car souvent les mêmes usages qui provoquent des éloges chez les uns soulèvent chez d'autres des dénonciations. Il est évident que les qualités tellement vantées sont celles de la jeunesse. Libérée des rancunes politiques de la vieille Europe, dans un pays neuf, l'Amérique a fait construire sur des bases économiques, une société qui est encore en train de devenir. Son activité, décuplée par le culte de l'"efficiency" a fait un grand peuple réalisateur qui a le droit de faire face à l'avenir avec optimisme. L'Amérique aime le risque. Elle est prête à essayer le nouveau; elle a foi dans la science et possède toujours la plasticité qui lui permet de profiter de ses expériences. Quoique réaliste, elle est animée d'un idéalisme profond qui lui donne une large vue de la vie. "Les Etats-Unis sont le pays de la vie libre, de la vie naturelle, la Terre de la Joie. C'est les calomnier que de les présenter comme pri-

---

(1) Le Roman américain d'aujourd'hui, Avant-propos.

sonniers d'une civilisation mécanique, entraînés seulement par un engrenage." (1) L'idéal est la vraie démocratie, un "standard of living" élevé pour tous. La générosité, l'esprit public, la bonne volonté avec laquelle on sacrifie l'individualisme pour le bonheur social et collectif ont amené une large réalisation de cet idéal.

Sur quels aspects de nos moeurs reposent ces idées-là? Quant à notre cordialité, bonne humeur et franchise d'abord. Pour les Français en visite officielle, les Américains se sont montrés d'une hospitalité empressée. "Les Américains sont l'obligeance même." Ils sont, d'ailleurs, très polis: les messieurs cèdent leurs places aux dames dans les subways, se découvrent dans les ascenseurs. M. Dubreuil a remarqué dans les usages "une certaine vie à la bonne franquette" qu'il faut porter à notre actif. Il dit: "Un autre exemple qui montrera combien les moeurs présentent plus de cordialité qu'on peut trouver ici entre des personnes de conditions différentes, est l'habitude qu'on a de solliciter une place dans une automobile particulière qui passe."<sup>(2)</sup> La gaieté américaine provient à la fois de l'optimisme et de la naïveté. (3) Elle ne comprend pas très

---

(2) Standards, p. 73

(1) E. Herriot. Impressions d'Amérique, pp.81-82

(3) Dans les comédies déjà notées les Américains se mettent à siffler dès qu'ils se trouvent seuls en scène.

bien le ridicule et n'a aucun esprit frondeur. Quant à l'éloge de notre génie réalisateur, c'est la perfection technique qui y a contribué: le téléphone qui fonctionne, les ascenseurs qui ne restent pas "en arrêt momentané" pendant trois mois, l'organisation des usines Ford, des abattoirs de Chicago, la beauté colossale des gratte-ciel qui achèvent de faire de la ville "le plus formidable monument qu'ait jamais élevé la volonté humaine." (1)

C'est M. Dubreuil qui est le plus enthousiaste au sujet des résultats de notre organisation du travail et qui y voit le moins de défauts. Il écarte l'une après l'autre les objections faites au système par ceux qui en craignent l'influence abrutissante. Il se range nettement du côté de la civilisation des salles de bain. "Oserai-je dire que le génie technique atteint sur un autre plan des sommets aussi élevés que le génie artistique?..... Que les esthètes en soient scandalisés s'ils le veulent, l'Américain capable de mettre un objet de première nécessité à la portée de tout le monde me paraît pour le moment supérieur à beaucoup de nos artistes aristocrates, qui ne se soucient pas de besoins élémentaires, parce que c'est pour eux question réglée." (2)

Il ne voit rien dans la situation actuelle qui soit un ob-

---

(1) P. Hazard. Impressions d'Amérique. L'Illustration, 10 jan. 1931.

(2) Ouv. cité, p. 398

stacle à un développement intellectuel et artistique.

Tous nos visiteurs ont été frappés par le nivellement de moeurs qui a fait disparaître les divisions rigides des classes sociales. Tout le monde porte des habits de confection; les gants et les bas de soie sont de rigueur. Le "business man" milliardaire ne se distingue guère de ses ouvriers, qui sont tous en Amérique des "employés". De plus, les relations entre eux sont des plus cordiales. Il y a, cependant, une aristocratie appelée les Quatre Cents. "En Amérique, un grand n'est pas celui qui a de vastes domaines et une longue ligne d'aïeux, mais celui qui joint à d'immenses richesses, honorablement acquises, l'héritage d'une éducation désintéressée qui fait de lui un citoyen du monde."<sup>(1)</sup> Sauf dans cette classe-ci on peut passer partout selon sa valeur personnelle. "Un chef d'industrie peut épouser sa dactylo sans pour cela provoquer un drame bourgeois."<sup>(2)</sup>

Il n'y a pas de haine entre classes parce que tout est provisoire. Celui qui est au faite actuellement pourra être remplacé demain par le fils d'un immigrant. Cela explique, en quelque sorte, l'importance attachée à l'argent. L'homme "vaut" d'après ce qu'il est capable de produire.

---

(1) E. Strowski. Ouv. cité, p. 79

(2) Ferri-Pisani. Sa majesté le dollar, p. 153

Donc, l'Américain travaille par horreur de l'oisiveté et pour "servir". Il travaille dur pour gagner de l'argent, par l'amour du jeu tout simplement, et non pas pour en avoir davantage. Ce dont il n'a pas besoin il rend à la société.

La générosité américaine qui fait des fondations de toute espèce, des hôpitaux, des "settlements", des bibliothèques, pour améliorer le sort de l'humanité est également indiquée par tous les Français. Cette philanthropie n'est nullement une aumône "destinée à consacrer les distances sociales. Un secours financier n'y est pas une charité, mais réellement et autant que possible une aide, presque un placement..... On ne donne positivement pas à fonds perdus. On donne parce qu'on croit fermement que celui qui reçoit aujourd'hui cessera de végéter dans un bas-fond, et sera demain un "bon citoyen américain." (1) Les universités surtout sont les bénéficiaires des grandes fortunes. Par conséquent leurs installations sont magnifiques, voire luxueuses. L'étudiant a accès à tout ce qu'il lui faut, comme aides matérielles, pour obtenir une solide instruction libérale ou technique, tout en conservant sa santé par la pratique du sport. S'il est pauvre, l'esprit démocratique lui permet de s'adresser au bureau de placements de l'uni-

---

(1) Dubreuil, Ouv. cité. p.243.

versité pour avoir du travail. "Il n'est pas étonnant de voir, à côté de jeunes filles en décolleté et en robes de dîner, leurs camarades masculins en veste blanche qui distribuent les rafraîchissements. Le respect humain n'existe pas ici." (1) Il y a un rapprochement des classes et un sentiment profond de la dignité humaine: on ne souffre pas que l'homme soit attelé à une charette.

La vue large de la vie est le mieux représentée par l'esprit de tolérance à l'égard de la religion. M. Tardieu résume très bien l'admiration générale de ce trait lorsqu'il écrit: "Que la religion ne sépare point, un Français ne le conçoit pas. Moins encore, concevons-nous qu'elle unisse et qu'en absence d'une religion d'état, les religions rapprochent, autour de l'Etat, les fidèles qu'elles dirigent: C'est cependant le cas aux Etats-Unis. De plus en plus, les confessions, préférant l'action sociale aux controverses sur le dogme, ont conçu, au profit de l'Amérique, une mutualité évangélique, qui aspire à créer le bonheur dans ce monde, et non seulement dans l'autre. Les protestants ont donné l'exemple..... Et puis un jour est venu où un catholique, comme Brownson, en prêchant l'Américanisme, a adapté à cette tendance nouvelle la rigidité de l'Eglise romaine. Parlements

---

(1) J.-M. Carré. Images d'Amérique, p. 124

des religions; congrès des religions libérales, où se rencontrent chaque année protestants, juifs, déistes, catholiques: action humaine et nationale évoquant le mot de Roosevelt: "Il nous faut des religions pour toutes sortes d'hommes." (1) L'Amérique ne connaît pas l'anticléricalisme. "Là-bas il n'existe pas de passages-à-niveau catholiques, de voirie anticléricale, de tramways libre-penseurs, et d'organisation postale démocrate." (2) La floraison extraordinaire de cultes qui font bon ménage ensemble n'est pas sans étonner les Français. Ils citent de nombreux exemples pour montrer la coopération qui existe entre eux. Monseigneur Grente, qui est venu en 1926 pour assister au Congrès Eucharistique à Chicago, a bien exprimé la pensée moyenne sur l'idéal religieux en faveur partout aux Etats-Unis. "Les évêques et des religieux nous avouèrent que l'indifférence sévit chez un grand nombre. Non que l'Amérique soit dans son ensemble, athée ou insoucieuse de spiritualisme. Même parmi les "non-confessionnels" quantité admettent l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Le Crédo souffre discussion; mais l'hommage au "Père qui est dans les cieux" rencontre peu de réfractions, et le

---

(1) Ouv. cité, p. 45

(2) P. Dajé, Ouv. cité, p. 43

Décatalogue demeure le fondement de la morale."(1)

L'esprit public des individus se manifeste dans une observation scrupuleuse d'usages qui restreignent la liberté personnelle. La circulation se laisse régler par des lumières rouges et vertes sans l'intermède d'un agent de police; on ne crache pas par terre dans les "subways". L'exemple le plus illustre est la prohibition, appelé par M. Achard, "une discipline consentie avec joie par 90 millions d'hommes." (2)

En ce qui concerne les femmes il est intéressant de constater que tout le bien qu'on dit d'elles ne date pas seulement de la fin de la guerre. Beaucoup d'Américains se sont servis de "L'Abbé Constantin" comme texte français et connaissent bien Bettina, Susie et M. Scott. Ce sont les types américains sympathiques de cette époque (1880): M. Scott, le grand blond, anglo-saxon, protestant, qui se consacre aux affaires et qui laisse à sa femme une entière liberté en religion; Susie, ravissante, coquette, qui "aimait son mari un peu moins qu'il ne l'aimait"; Bettina, délicieusement jolie, riante, avenante, franche, hardie, type sportif de 1880, qui s'invite sans façons à dîner chez le curé, qui décide de son avenir elle-même et va tout droit à la

---

(1) Le beau voyage des Cardinaux français aux Etats-Unis et au Canada.

(2) Ouv. cité, p. 251

conquête de son bonheur. Elles n'avaient rien. Un procès gagné leur mit entre les mains des millions. Alors, elles deviennent extrêmement généreuses, s'intéressent aux pauvres, un peu <sup>à cause</sup> de ce sentiment américain et puritain: "Quand on a beaucoup d'argent, quand on en a plus qu'il n'est juste..... y a-t-il d'autre moyen de se le faire pardonner que d'avoir les mains grandes ouvertes et de donner, donner, donner toujours?" De nos jours on a tout simplement changé les exemples.

Tous les critiques sont d'accord pour juger l'Américaine la femme la plus belle du monde. Cette perfection physique provient peut-être du mélange des races dans le "creuset" ou de la pratique du sport dont toute l'Amérique est si enthousiaste. Du côté intellectuel, "la femme américaine, dans la moyenne, malgré tous ses défauts, est très supérieure à l'homme. Elle lit davantage, a une conversation plus substantielle et plus étendue, s'intéresse à la musique et aux arts, possède souvent un esprit subtil et n'est pas avare d'un beau geste." (1) Leur esprit de philanthropie se traduit dans une haute conscience civique. Les "settlements" sont surtout l'oeuvre des femmes.

M. Daye est le seul qui présente le côté favorable et le point de vue d'ailleurs de la plupart des Américains

---

(1) L. Lehman. Le grand mirage, p. 95

sur l'esprit moral du pays, si sévèrement jugé par les autres. "C'est une originalité de l'Américain, qui est vertueux de nature, et qui possède même un sens profond de la moralité, de ne voir le vice nulle part et d'en arriver à des audaces dans la pudeur qui paraîtraient absolument offensantes en Europe, dans des pays moins innocents..... Certains leur faisaient en outre grief d'être, au point de vue des moeurs, hypocrite. Je ne suis pas de cet avis. Les Américains, certes, de parti-pris, veulent ignorer certaines choses, et il est aisé de leur reprocher de se laisser quelquefois aller à commettre clandestinement des actes qu'ils réprouvent. Je pourrais répondre qu'en tout cas ils s'y livrent plus rarement que d'autres, qu'en somme il vaut mieux dissimuler ses vices que de les étaler, et que leur système possède à tout le moins l'avantage de donner un aspect propre à leur pays." (1)

Peut-être la liste de nos qualités ne semble-t-elle pas longue: la vigueur et l'idéalisme de la jeunesse, la générosité, la tolérance, l'esprit public, le don de l'organisation, la véritable démocratie, le respect de la femme, mais parmi celles-ci il y en a de très belles. Ceux qui croient voir ces qualités sont nombreux et enthousiastes, même aujourd'hui, et il ne faut pas oublier leur admiration quand la liste des défauts traîne en longueur.

---

(1) P. Daye. Ouv. cité, pp. 57-58

## JUGEMENTS DÉFAVORABLES

Les Français s'étonneraient peut-être de l'étendue de ce chapitre comparé avec celui qui précède, car la plupart n'ont pas l'intention d'être trop sévères pour nous. Et ils ne le sont pas. Mais il se peut que le ton général d'un livre soit d'une grande bienveillance et qu'en même temps il y ait des critiques sévères de telles ou telles moeurs. Il faut se rappeler qu'il s'agit maintenant des aspects des moeurs qui sont mis en lumière le plus souvent, et non pas de l'ensemble des sentiments d'un écrivain envers l'Amérique. La liste est donc longue, car elle comprend toute une série de critiques, des moins inoffensives jusqu'aux plus emportées. Pour avoir une idée de ces différences de degré, il suffit de citer plusieurs définitions. "Cette Amérique que l'on nous présente si souvent sur la foi d'aspirateurs de poussière perfectionnés..... est un brave petit pays - les kilomètres carrés ne font rien à l'affaire - où Charlotte et Werther ne sont pas démodés, où, sous un très léger vernis d'extravagance et de fanfaronnade, transparaissent les plus solides qualités de générosité de coeur, de simplicité, d'idéalisme." (1) Seul un cent pour cent pourrait y reprocher un petit air protecteur, et comme celui-là n'aurait sans doute fait la connaissance ni de Charlotte ni de Werther, il ne s'y offen-

---

(1) R. Puaux. Découverte des Américains, p. 113.

serait pas du tout. De tout autre ordre est cette définition de M. Lehman, aussi variée que son livre: "L'Amérique est un pays de plaines et de montagnes et aussi de lacs, de fleuves, de bétail, de charbon, de coton, de moustiques, d'ouragans, de divorces, de lynchages, de lunettes, de maladies de coeur, d'attaques à main armée, de narcotiques, de fruits sans saveur et de fleurs sans parfum." (1) Plus tard il résume: "Si j'étais tenu à définir les Etats-Unis en courte formule, je n'hésiterais pas un instant à écrire: c'est un peuple impudique. Ils sont impudique avec le corps, la tournure d'esprit et l'usage de l'argent. "

#### Les Défauts de la Jeunesse.

Si les Etats-Unis ont les belles qualités de la jeunesse ils en ont aussi les défauts, qui sont très nombreux. La prospérité qui montait d'un pas accéléré après la guerre les a grisés de l'idée de la quantité, d'étendue, de pouvoir. Les expériences de la guerre les ont laissés étroitement unifiés, rengorgés de l'or mondial et arbitre du sort de l'Europe. Tous constatent qu'il manque en Amérique un orgueil de classe, mais qu'au contraire, le sens d'être le peuple élu pour répandre dans le monde un critérium supérieur a pro-

---

(1) Le grand mirage, p. 28

duit un orgueil de race démesuré, soutenu par "cette demi-douzaine de dogmes généraux qui toiturent l'ensemble de l'Union: "Notre Vertu", "Nos Achèvements", "Notre Mission civilisatrice". (1) Bien que l'Amérique ait possédé au commencement un idéalisme sincère et élevé, celui-ci est actuellement gravement menacé. Son orgueil le mène à l'impérialisme, "Après avoir réalisé l'unité, l'uniformité, ils visent à l'universalité." (2) Dans "Champions du monde" M. Morand fait dire à Webb, le type de sérieux homme d'affaires qui est devenu homme d'état, une transformation qui arrive souvent en Amérique: "Mon pays est le seul capable de prononcer un mot qui ne soit pas une injure; de présenter un rapport qui ne soit pas déformé par la propagande, un bilan qui ne soit pas truqué...." (3)

L'orgueil de race a plusieurs formes d'expression, par exemple, un mépris pour les races européennes. "Nous ne sommes pas un peuple pourri comme les vieux peuples d'Europe." Il y a dans chaque Américain un instinct pour répudier les ancêtres, pour faire, de la race blanche qui peuple le continent désormais maître du globe, une création du sol même."(4) Cet orgueil est à la base des lois de l'immigration et surtout

---

(1) L. Lehman. Ouv. cité, p. 22  
(2) J.-M. Carre. Ouv. cité, p. 13  
(3) P. 80  
(4) L. Durtain. Quarantième Etage, p. 69

du "quota" fixé pour chaque pays. Dans les affaires intérieures il se traduit dans un réseau de lois pour protéger la femme, de lois pour assurer la bonne qualité des produits alimentaires. Cet orgueil est encore la seule explication, inacceptable d'ailleurs pour<sup>ks</sup> Américains, de la question nègre et la cause directe des "lynchings".

L'orgueil des Américains les rend souvent brutaux. Pour chaque critique qui les trouve polis il y en a dix qui disent une politesse de surface, standardisée. "C'est surtout près d'un Américain qu'on aperçoit que la politesse est, à la fois, une défense et une offense, très exactement ce qu'est en escrime, le salut avant l'assaut. L'antagoniste après cet abord conventionnel, est froidement exécuté." (1) Dans les ascenseurs, "les Américains trouvent plus pratique à se découvrir automatiquement pour n'avoir pas à perdre de temps à délibérer" dit M. Achard pour illustrer les "bons" effets de la standardisation. Certaines formules sont de rigueur parmi ceux qui se piquent d'être cultivés, mais pour l'homme moyen les "merci" et les "S'il vous plaît" sont rigoureusement supprimés, aussi bien que les gestes inutiles. "Il a une hostilité instinctive pour tout ce qu'il considère efféminé chez l'homme: le raffinement dans le langage, la

---

(1) F. Corcos. L'Amérique... un Paradis? p. 17

délicatesse, le tact et même la politesse tout court." (1)

S'il veut témoigner sa bonne volonté il le fait d'ordinaire avec un manque de finesse lamentable. "Les Américains, d'un bond prodigieux au-dessus de l'évolution normale et lente des peuples, ont franchi, en patent leather shoes, le seuil jadis réservé aux talons rouges, sans même chercher à copier les ci-devant qu'ils n'avaient jamais connus." (2)

Malheureusement tous les étrangers sont accueillis en Amérique par le service de l'immigration. Même si les employés sont quelquefois parfaits, c'est une rude épreuve qui donne une très mauvaise impression de nos moeurs. La persistance des reporters qui demandent ensuite des "interviews" ne sont guère pour la diminuer.

On dit souvent que l'Américain est sans pitié. Ce n'est pas seulement dans les affaires qu'il est impersonnel et brutal. "En France on porte le deuil; à New-York, dès que le défunt a été emporté dans la chapelle de l'entrepreneur de funérailles en attendant d'être enseveli, il n'est pas forcément oublié tout de suite. Mais si les enfants essuyent leurs larmes et se font un devoir d'aller le soir même au

---

(1) L. Lehman. Ouv. cité, p. 59  
(2) R. Puaux. Ouv, cité, p. 73

cinéma, personne ne les accusera d'être dénaturés. " (1)

M. Lehman a remarqué " un nombre effroyable d'épaves parmi les Vieilles femmes." Elles travaillent de leur mieux, courageusement, aux besognes les plus dures et les plus humiliantes, sans que leurs enfants soient disposés à s'occuper d'elles. D'autre part, le troisième degré, la méthode employée par les policiers pour trouver des coupables atteste de mœurs brutales.

Si l'Américain éprouve, par hasard, quelque sentiment de pitié pour les autres, où s'il se sent lésé par eux, jamais aucune trace de son émotion ne paraîtra sur le visage ni dans les gestes. Il préfère être stoïque. Il est aussi dur pour lui-même que pour les autres. M. Ferr-Pisani fait dire à l'héroïne de "Lucile": "Apprenez que personne ne veut être plaint dans ce pays..... Pas de pitié avec moi, pas d'humiliante pitié." Selon son explication à lui, le "bluff" est une des formes les plus dures de notre orgueil. "Du culte de la volonté à celui de la victoire, il n'y a qu'un pas. En te dominant, apprends à dominer les autres. Méprise ta souffrance, physique ou morale. Honte au vaincu, au pauvre, au sensible." (2)

---

(1) F. Strowski. Ouv. cité, p. 28

(2) L'Amour en Amérique, p. 39

Les Américains ont la soif du record. Ils voient grand: ils veulent toujours posséder le superlatif. Ils ont, comme tous les jeunes, le désir d'éblouir. Les champs de concurrence sont parfois des plus puériles, mais pour les intéresser il faut être un champion "peu importe dans quelle branche.... C'est à qui obtiendra le titre d'homme le plus gros, ou le plus maigre, ou le plus lourd, ou le plus grand, ou le plus laid ou le plus stupide." (1) M. Puaux a noté, surtout dans l'ouest, que quelques villes, faute d'être la plus grande, "ont trouvé le biais subtil de limiter géographiquement le champ de la rivalité. Elles sont ainsi la première... à l'est de Minnéapolis, la première au sud de Denver, etc." La réclame pour un hôtel l'affirme "le plus large hôtel d'un étage au monde."

A cause de sa jeunesse, l'Amérique est naïve. Elle a une ignorance profonde de l'Europe, de ses peuples, de ses problèmes, même de sa géographie. M. Dubreuil a remarqué ce trait agaçant chez les ouvriers. Parmi les classes plus élevées cette ignorance cède à une curiosité un peu puérile. Le professeur dans "Champions du monde" dit de quatre de ses élèves, "Ils étaient l'image de l'Amérique aux yeux ronds, qui regarde, sans comprendre, tout de qu'elle veut et va

---

(1) L. Lehman. Ouv. cité, p. 65

posséder." Mais si l'on n'approfondit pas les sujets étudiés, on ne se décourage pas car on est étudiant à tout âge.

Cette même passion de s'instruire se manifeste chez les touristes en Amérique. Ils suivent avec une curiosité déférente les explications des guides, et, comme ils sont absolument dépourvus de sens critique, ils écoutent les renseignements les plus ordinaires avec un grand sérieux. C'est son manque de sens critique qui fait l'Américain si souvent la proie de la publicité. Quiconque sait organiser la réclame de n'importe quel produit peut l'imposer à ce peuple crédule et sans défense, surtout si l'objet prétend être scientifique ou hygiénique.

Sa jeunesse se voit également dans sa préférence pour les sociétés qui ont un rituel secret et dont les membres s'appellent "frères" et portent des costumes bizarres. On défile dans les rues déguisé en chevalier des Croissades, en Peau-rouge, en Turc. Cette même naïveté s'exprime dans l'attention respectueuse accordée à quiconque prêche un nouveau culte pittoresque ou mystique. "C'est le seul pays civilisé où la carrière de prophète est encore prise au sérieux et offre un réel avenir." (1)

L'Amérique déborde de richesses. Elle n'a jamais

---

(1) L. Lehman. Ouv. cité, p. 140

dû faire des économies. "On achète sans compter, à tempérament, et l'on gâche, comme si c'était une preuve de force économique. " (1) Le mot "bon marché" est devenu la pire des insultes. Le journal du dimanche, qui déboise une forêt, l'électricité consommée par les affiches lumineuses, qui suffirait pour éclairer une petite ville, la viande du pot-au-feu rejetée par la ménagère paresseuse, témoignent de ce gaspillage honteux de l'Amérique. Pour la ramener dans la voie du bon sens et de la sagesse il lui faudra plusieurs années bien maigres.

Pour résumer donc, nos défauts nationaux qui proviennent surtout de notre jeunesse sont un orgueil démesuré, un manque de raffinement dans les usages, le mépris de la pitié, la soif du superlatif, la naïveté, et un gaspillage honteux.

---

(1) R. Puaux. Ouv. cité, p. 41

## L'Américaine émancipée

Il n'y a guère de livre sur l'Amérique qui ne traite de la position de la femme et de la famille, parce qu'elles diffèrent beaucoup de l'idéal français à ce sujet. M. Charles Cestre a bien résumé l'opinion moyenne sur l'Américaine de la classe bourgeoise, donc de la plupart des femmes. "C'est chez elles qu'on peut observer les qualités foncières de la race et les traits solides d'une civilisation originale traversée parfois de particularités qui ne laissent pas de troubler les esprits pondérés du Vieux Monde. Qu'elles sont énergiques, allantes, décidées, ces femmes assouplies aux sports, cultivées par un séjour à l'Université, mêlées aux activités de la vie mondaine et intellectuelle, aux initiatives des oeuvres civiques ou sociales. Qu'elles sont vives alertes, enjouées, ces jeunes filles libres de leurs mouvements et de leurs sentiments, se partageant entre le tennis et l'étude, autorisées à sortir seules avec les jeunes gens, prenant la responsabilité d'elles-mêmes et de leurs fréquentations, choisissant leurs lectures et leurs fiancés, s'en référant à maman seulement après que leur jeune sagesse a pris ses décisions." (1) On voit dans ce résumé les germes de de tous leurs défauts qui sont plus mis en lumière par d'autres

---

(1) Les Etats-Unis. La femme américaine. p. 58

auteurs qui veulent quelquefois faire sensation.

Quant au physique, tout le monde admet que l'Américaine est belle; elle fait même de sa beauté un culte. Bien qu'elle frise la quarantaine elle veut garder tous les attraits de la jeunesse. Mais il manque à sa beauté, à tout âge, une délicatesse et un certain charme. On a souvent parlé de son rire, qui laisse paraître de belles dents perlées - mais on le qualifie très souvent aussi de "photogénique" de "sourire en caoutchouc". Elle a "des yeux bleus qui donnent l'expression d'incomparable ingénuité, mais dont le regard a quelque chose de métallique qui indique l'autorité." (1) On l'appelle souvent une Amazone, car elle est "vigoureusement charpentée, mais harmonieusement construite" et donne une poignée de main aussi rude que celle d'un homme. Dans sa tenue elle montre une insouciance impudique qui choque les Français: "Sans manches et décolletée à dix heures du matin": "court vêtue": "des jambes impeccables et haut-croisées qui, au bout de quelques heures de séjour en U.S.A. font partie du paysage."

La femme aux Etats-Unis est la plus protégée du monde mais elle jouit d'une protection collective. Elle peut sortir quand elle veut, travailler où bon lui semble, aller n'importe où: les usages ont fait de chaque homme son protecteur sans

---

(1) H. de Fels. Un duel à l'américaine, p. 79

qu'il s'y mêle rien de galant ni de personnel. M. Achard a énoncé une théorie assez originale qui explique cette liberté. "Le Levant, pour avoir la paix, a enfermé ses femmes dans des harems. L'Amérique les a lâchées en pleine liberté, mais a tressé autour d'elles le redoutable réseau barbelé de ses lois." Elle jouit d'une sécurité absolue et elle sait très bien en profiter.

Il y a des écrivains comme M. Strowski qui trouve qu'il y a une égalité des sexes: "Pour la femme américaine, l'homme n'est qu'un partenaire. Elle ne le regarde ni comme un dieu, ni comme un monstre. Elle ne se croit prédestinée à tel ou tel mariage. Elle choisit son amant ou son mari comme un appartement ou comme une profession, et quoi qu'elle n'en change pas aussi souvent qu'on dit en Europe, elle sait qu'elle peut en changer et cela rassure." (1) M. Roz également n'aperçoit qu'une "indépendance réciproque des sexes bien plutôt que la subordination de l'un à l'autre." (2) Cette indépendance mène à une vraie séparation d'intérêts. "Il y a une manière cordiale et ronde de vivre entre hommes; dès que la femme paraît le cercle masculin est sur une réserve de politesse extérieure et marquée. L'Américain jette à peine un regard sur une femme et, tout de suite, que celle-ci soit belle ou laide, il a la même inclination, la même

---

(1) F. Strowski. Ouv. cité, p. 34

(2) F. Roz. L'Amérique nouvelle, p. 57

intonation, la même indifférence. Les hommes ont leur société, les femmes la leur." (1) L'homme travaille toute la journée dans son bureau. Comme les villes sont si étendues il ne rentre pas pour le déjeuner. Souvent il se réunit avec des amis dans un club, tandis que sa femme, qui n'a pas à s'occuper du ménage, s'intéresse à ses oeuvres philanthropiques ou à ses parties de bridge.

Les critiques qui font un tableau plus sombre sont de beaucoup plus nombreux. Ils voient dans le féminisme américain presque un retour au matriarcat. La femme a besoin d'être admirée, et admirée par un homme fort, ce qui veut dire qui peut gagner beaucoup d'argent. "L'Américain vis-à-vis de la femme? Bah, fidèle animal domestique..... ou si l'on veut, romanesque caricature du chevalier de jadis." (2) Ce sont les femmes qui ont des volontés de fer et c'est pour satisfaire aux exigences de leurs femmes que les Américains s'élancent dans un travail accablant. La femme reste fidèle tant que son mari lui apporte chaque semaine une paye imposante sans y avoir prélevé un sou. "L'épouse américaine est fidèle moins par vertu que par honneur." (3) Plus loin ce même auteur fait son éloge car, dit-il, elle ne quitte pas son mari quand tout va de travers.

---

(1) F. Corcos. Ouv. cité, p. 34

(2) L. Durtain. Hollywood dépassé, p. 104

(3) Ferri-Pisani. Sa majesté le dollar, p. 127

Elle se pique de partager son sort jusqu'au bout. Mais, ajoute-t-il, "Dans l'existence de tous les jours, la même créature, fantasque, autoritaire, égoïste, odieuse, mériterait qu'on lui donnât 24 gifles par 24 heures."

D'un ordre plus sérieux que ces extravagances est le jugement, porté<sup>même</sup> par les critiques les plus impartiaux, qu'elle est très dure pour les autres, et - il faut lui rendre cette justice - pour elle-même aussi, et qu'elle est sans aucun sentiment de tendresse. Dans "Les Américains chez nous" M. Brioux a très bien fait sortir ce défaut. L'héroïne, Nellie, a fait des projets pour son fiancé en Amérique sans le consulter et sans se soucier des idées de sa famille à lui là-dessus. S'il n'y acquiesce pas, elle est prête à le quitter: "L'amour n'a pas l'importance qu'on lui accorde sous votre ciel. J'ai de l'affection pour vous, beaucoup d'estime, d'admiration même; j'ai de la joie à la pensée que vous serez mon mari, mais je me réjouis plus encore en songeant que je réaliserai ma vie telle que je l'ai rêvée - avec vous, si vous voulez; sans vous, si vous ne voulez pas. Mon ami, dites-vous bien cela." Son fiancé, Henri, cède. Il attend un "merci" mais elle n'y a pas même pensé. Henri est froissé. Nellie est toujours "sans la moindre hostilité, mais aussi sans tendresse," "amicale, mais pas tendre," elle donne un

"baiser sans tendresse, mais sans mensonge." Plus sérieux encore sont les reproches que lui fait plus tard la soeur d'Henri: "Vous ne comprenez rien comme nous le comprenons. Vous en êtes incapable, vous ne comprenez rien à notre vie intime, rien à nos sentiments affectifs, rien à notre respect des parents, à cet attachement entre le père et le fils, la soeur et le frère, qui chez vous disparaît le plus tôt possible, et qui chez nous dure autant que la vie. Je sais, vous en riez, cela vous paraît ridicule, c'est en effet ridicule peut-être, mais c'est cela qui, depuis plus de mille ans, a fondé la famille française, et la famille française, c'est quelque chose, je puis vous le dire."

Le tableau du foyer présidé par ces amazones stoïques n'est guère plus encourageant. "Mrs. Smith fait de la bien mauvaise cuisine. Plus exactement, elle ne fait aucune cuisine. Pour elle, la préparation d'un repas consiste à ouvrir des boîtes de conserve, à jeter le contenu dans des casseroles, puis à placer celles-ci sur le gaz. Trois minutes plus tard, supper is ready! Boum! Servez chaud!" (1)

"Le dénuement atroce, l'anonymat désespéré de ces logements américains me frappa. Cela ressemblait à six millions d'autres intérieurs dans New-York. C'était ça un foyer? Pas un souvenir de famille, pas un objet d'art, nulle

---

(1) Ferri-Pisani. Sa majesté le dollar, p. 107

photo, nul bibelot (en France il y aurait eu au moins une pendule...). Rien qu'un aspirateur électrique, une valise pleine de souliers pas faits, des chandails; dans la cuisine, à l'évier pas lavé, des bouteilles vides, un poinçon à casser la glace, un couteau courbe pour décortiquer les grapefruits, des boîtes de conserves, un peu de bacon brûlé au fond d'une poêle." (1)

M. Ferri-Pisani fait un portrait encore plus morne des moeurs familiales dans "L'Amour en Amérique." Le jeune époux, Reddy, marié seulement depuis plusieurs mois, est en train de faire la vaisselle quand son ami vient le chercher un soir. Il dit "Tout est fine and dandy, Vous voyez que je mets un peu d'ordre dans la maison. Cette chère Mabel n'a guère le temps de faire le ménage. Elle vient de sortir avec un gentleman friend..... Ma femme sort beaucoup." C'est Reddy qui fait la cuisine le soir et apporte le petit déjeuner à sa chère Mabel le matin avant d'aller à son bureau.

Il y a deux grandes classes d'Américaines: celles qui cultivent vis-à-vis de l'homme un esprit de camaraderie, ne cherchant que des amitiés simples et viriles. Les autres, oisives, blasées, accablées par un ennui profond, sont toujours en train de chercher du "romance", un feu follet qui

---

(1) P. Morand. Champions du monde, pp. 130-131.

les fuit toujours. Les deux groupes se privent du vrai bonheur. C'est peut-être l'éducation faite à la jeune fille qui est une des grandes <sup>causes</sup> de cette déception."..... les collègues où la démocratie du Nouveau Monde façonne ses jeunes filles mal élevées et leur enseigne un curieux mélange de connaissances qui vont de l'histoire sainte au hockey et de la déclamation au jardinage en pleine terre," (1) ne pourront jamais les préparer à accepter avec joie les rôles d'épouse et de mère dans le cercle restreint de la famille. De plus, comme l'enseignement mixte est la règle en Amérique, tout sens de mystère, si nécessaire comme base d'un grand amour, a disparu. La jeune fille apprend à juger le jeune homme sur sa valeur réelle, c'est-à-dire sa valeur monétaire.

"De toute évidence, il existe en Amérique, comme ailleurs, des mariages sérieux et qui durent. Mais semblables aux peuples heureux, ces mariages n'ont pas d'histoires." (2) En revanche, ceux qui ne durent pas font beaucoup de bruit dans les journaux. Actuellement le divorce est un problème dont les dangers pour la stabilité de la famille s'aggravent de jour en jour. C'est une arme formidable entre les mains des femmes peu scrupuleuses auxquelles la loi donne invariablement raison et que les hommes ont le souci chevaleresque

---

(1) M. Dekobra. Mon coeur au ralenti, p. 190

(2) L. Lehman. Ouv. cité, p. 88

d'innocenter. Pour les autres c'est une protection tout simplement qui augmente leur orgueil.

Il y a beaucoup de causes et de très subtiles, autres que l'éducation, qui contribuent au nombre croissant des divorces. Le lien le plus sûr pour consacrer des unions solides, l'enfant, manque très souvent aux foyers. Cela ne tient pas seulement à l'égoïsme de la femme, mais aussi, en grande partie, à la lutte âpre pour la vie, et au manque de domestiques. "L'usage du confort moderne en Amérique n'est pas un raffinement: il supplie tant bien que mal l'absence de serviteurs, l'absence de foyer, l'absence d'intimité, l'absence de douceur. Il est un pis-aller nécessaire." (1) Il est aussi à noter que les mariages se décident très vite, et presque toujours sans conciliabules familiaux. Par conséquent, "dans un pays où la réflexion n'est pas en honneur chez les habitants la commodité de se marier quand bon vous semble favorise les mouvements impulsifs, consacre les unions sans durée." (2) Quand elles ne marchent pas bien on est aussi prompt à les dissoudre. "Quant aux enseignements chrétiens, si le fond varie peu, au point de vue morale, d'une église à l'autre, ils ne m'ont pas paru exercer sur

---

(1) F. Strowski. Ouv. cité, p. 137

(2) L. Lehman. Ouv. Cité, p. 90

la vie privée une influence en rapport avec le respect publiquement témoigné partout à la religion en Amérique." (1)

Si nos ménages heureux n'ont pas leurs annales dans la littérature française, la jeunesse saine n'a pas les siennes non plus. Il faut convenir que nos moeurs sociales peintes par les romanciers français ne sont ni celles de l'élite ni même de la majorité de la bourgeoisie aisée, quoiqu'elles donnent l'impression de représenter toute l'Amérique. Sauf dans "Champions du monde" de M. Morand, dans le cas des Webb et des Van Norden, et dans "Faites vos jeux" de M. Bernard Faÿ, il n'y a pas de portraits de gens appartenant à un groupe social qui ait d'autre mérite que son argent. Dans ce livre de M. Morand on ne trouve pas tout simplement le type d'Américaine avec tous les défauts de la race condensés dans sa personnalité. L'auteur se rend compte du fait que toutes les Américaines ne sont pas à la fois, des puritaines se consacrant aux oeuvres de bienfaisance et des "championnes" de concours de beauté. Il a décrit des types, mais des types bien distincts, chacun avec les qualités et les défauts qui lui conviennent. Rhoda, la femme nullement cultivée, égoïste, dépensière: les Webb, dont l'auteur dit, "J'étais si las de l'Américaine qui garde dans le mariage

---

(1) F. Roz. L'Amérique nouvelle, p. 51.

son nom de jeune fille, son compte en banque et sa chère personnalité, si blasée sur ses fiançailles d'un jour et les mariages d'une semaine, que l'adoration réciproque de ce ménage me réconfortait. "Mrs. Webb est "présidente de la Ligue des Consommatrices, trésorière de l'Association des Femmes d'affaires, membre influent de la Fédération des Clubs de Femme, juge en Arizona, "Judge Webb" s'attaquant au travail de l'enfance, à la polygamie, au divorce, reine de la Censure et de l'Hygiène sociale." Ce portrait est peu sympathique, mais à cause des autres détails que l'auteur y ajoute il faut lui accorder notre respect. Dans Mrs. Van Norden nous voyons la mondaine élégante, choyée, exigeante. Nadine, l'exotique, n'est pas encore assez assimilée pour s'appeler "américaine."

Dans la plupart des autres romans c'est toujours le kaléidoscope de la jeunesse trépidante qui se prolonge bien au delà de cet âge: des histoires de "studio parties", des "speakeasies", des nuits passées dans les caveaux du quartier chinois, tous les détails peu savoureux de "petting parties", tout ce qui témoigne d'"une amoralité choquante même pour un vicieux esprit latin." (1) On peut se demander si le ton de mépris que l'Amérique a mis dans l'expression "vicieux

---

(1) Ferri-Pisani. L'Amour en Amérique, p. 94

esprit latin" et la citation qui suit, tirée de la préface de "A l'ombre des buildings" n'explique pas en grande partie le côté exclusivement défavorable de la jeunesse américaine présenté dans les romans. "Il était<sup>de</sup> mon devoir de chercher à nous réhabiliter nous-mêmes à nos propres yeux. On a trop parlé, trop écrit en Amérique comme ailleurs, sur la décadence et la démoralisation européennes. Il est grand temps que nous tirions le voile derrière lequel des hommes sont agités par les passions de tous temps et de tous pays."

Quels que soient les motifs français pour présenter les jeunes Américains sous une lumière si peu flattante, ils sont tous d'accord sur une des causes fondamentales de leurs défauts. La jeunesse américaine ne connaît pas l'exemple et les saines restrictions d'un foyer solide. Et le foyer solide n'existe pas depuis que la femme, émancipée par son éducation et poussée par un égoïsme aveugle, demande une trop grande liberté. Si M. Romier avait raison de dire que l'avenir de l'Amérique va être décidé par l'attitude de la femme vis-à-vis de la famille, la plupart des Français prédiraient que notre civilisation s'achemine vers la décadence.

## L'Evolution du Puritanisme.

L'année 1927 semble annoncer une renaissance, pour ainsi dire, de l'intérêt français, pour les choses d'Amérique. C'est la date en effet de la publication des livres des MM. Tardieu, Cestre, Romier et Siegfried, qui sont d'une importance capitale. Leur originalité consiste à interpréter nos moeurs d'après des statistiques et des études de la vie américaine déjà connues ou celles qu'ils ont faits eux-mêmes sur ce sujet. Il ne s'agit point dans leurs livres de simples observations sans commentaire.

Que l'idéal rigide des premiers colons de la Nouvelle Angleterre a laissé un empreinte indélébile sur l'histoire de leur pays est un fait bien connu en France depuis longtemps. Mais pendant la période comprise entre la fin de la guerre et 1926-27 on trouve très peu d'allusions au puritanisme. Ce ne sont guère que des références comme celles-ci: "Le vieux stock puritain, ce squelette aux articulations peu souples, mais de si vigoureuse charpente." (1) " Il subsiste très peu du puritanisme d'antan. On dirait que l'Amérique veut rattraper le temps perdu et se scandaliser à plaisir par les audaces du théâtre, du cinéma, de la littérature même, où s'étale parfois le cynisme le plus éhonté." (2)

---

(1) Victor Llona. Les pirates du whisky, p. 19  
(2) J. Gontard. Au pays des gratte-ciel. P. 264

Mais à partir de 1927 tout écrivain semble avoir pris au sérieux ces mots de M. Siegfried: "Qui ne comprend pas le puritain ne peut comprendre l'Américain. " pour en faire la pierre de touche de toute étude de moeurs et d'usages.

Il faut dire que l'intérêt récent se porte sur les manifestations de cette influence puritaine peu apparente plutôt que sur de vaines définitions de mots. Celles-ci ne sont point nouvelles. De Tocqueville avait déjà dit: "En s'occupant de l'autre vie les Américains ont rencontré le secret de réussir en celle-ci", ce qui est en peu de mots la conclusion où aboutissent les explications actuelles du développement du puritanisme. M. Régis Michaud, autorité sur l'esthétique emersonienne, a très bien élaboré l'idée citée ci-dessus: "Le pionnier américain s'entête dans l'idéal du puritain et sa résolution s'explique. Le puritanisme est une protection et une force. Le pionnier agit sagement en mettant la Providence du côté de ses ambitions. Il conquerra un monde ad majorem Dei gloriam. Cela paie. C'est du pragmatisme. Mais voilà renouvelée la tentation de saint Antoine. Le pionnier découvre les biens de ce monde. Il est parti à la campagne, l'évangile à la main, et il s'annexe un empire terrestre. Il est propriétaire, éleveur, prospecteur, défricheur de forêts, maître de domaines que lui envient les

rois du vieux monde. Le pionnier est pris à son piège. Comment tirera-t-il sa créance sur l'autre monde? Il devient âpre du gain. Il prend le goût de la possession matérielle et du luxe, et ses enfants feront mieux que lui. L'orgueil naît avec le confort. Le pionnier devient impérialiste, Et l'idéal? - l'Idéal." Puis, il ajoute, sur un ton moderne, "La réponse à la question, c'est la révolte contemporaine contre le puritanisme." (1)

Quels en ont donc été les effets sur la vie actuelle - d'abord sur la vie religieuse? Le Puritain était sévère et terriblement juste. Dans son roman "Champions du monde" M. Morand nous fait un portrait du type puritain dans la vie contemporaine. "Ogden Webb est sérieux, bien noté, c'est un piocheur. Son père, sénateur de quelque influence; le fils reprendra la clientèle. Sa vie est tracée d'avance; limitée autant. Il craint Dieu, pense droit. De la graine de Juste. Prude, élevé par les saintes femmes, par les Mères, par la pudeur des quarante-huit Etats. Tendre comme ...les Prophètes. Ce sont des Webb qui ont fait l'Empire romain; d'autres Webb feront l'Empire américain. C'est parce qu'il y en a beaucoup comme lui que les Universités rentrent dans leurs frais. Bref, un technicien. Une devise: servir. Sera le bon juge, éternellement compétent, jugeant sans texte, les yeux fermés,

---

(1) Ouv. cité, avant-propos, IX

plein d'une sollicitude impitoyable, la narine ouverte sur ces parfums épouvantables qui montent des bonnes consciences. Utilité. Service. Ils n'ont que ce mot-là à la bouche." (1) Il y a dans le cas du vrai puritain le paradoxe d'une humilité arrogante.

- "En le tirant d'affaire, vous avez fait une bonne action"

- Dieu est le seul juge, dit-il (Webb), droit comme un fil à plomb."

Le Puritain était convaincu qu'il avait choisi la bonne voie, car Dieu ne l'approuva-t-il pas en le faisant prospérer plus que tous les autres? Par conséquent la prospérité prit un caractère divin, et le culte du dollar, tant critiqué à l'étranger, répandit de ce côté de l'Atlantique un encens saint. "Si l'élite religieuse veut modifier les mœurs de la nation, ou bien au contraire maintenir intacte une tradition qui faiblit, il faut de toute nécessité qu'elle ne heurte pas de front l'armature économique. Dès l'instant que l'idéal du haut patronage coïncide avec l'idéal de l'apôtre, ce flot moralisateur devient irrésistible." (2) D'autre part, si l'idéal de l'apôtre repose sur les aspects de la doctrine chrétienne qui s'accorde mal avec celle du succès

---

(1) Ouv. cité, pp. 21-22

(2) A. Siegfried. Les Etats-Unis d'aujourd'hui, p. 53

il n'aura aucune créance. Au lieu de rester dans la tradition chrétienne, la mystique puritaine s'est transformée dans la mystique des affaires, vide et dépourvue de tout sens de véritable spiritualité.

"En toutes choses, la religion a été rapetissée, dépouillée de sa noblesse, ramenée à des proportions mercantiles." (1)

"Ah! l'heureux dénouement des films américains! En fait, une réaction contre l'esprit chrétien primitif et son exaltation de la souffrance, longtemps envisagée comme créatrice d'amour, de génie et d'évolution." (2)

C'est cette déformation de l'esprit religieux qui explique le morcellement du protestantisme en tant de sectes. Eprouvant le besoin d'une force mystique les gens se laissent prendre par des nouveautés qui sont quelquefois fort puériles, car ils sont toujours en quête d'une religion "plus riche de promesses que de condamnations." Même le catholicisme n'est pas tout à fait sans être atteint de cette maladie. "Le courant central, qui menace d'entraîner toutes choses en Amérique, dont chacun, protestant, catholique ou juif, ressent l'attraction, c'est le besoin de la réalisation matérielle tangible."

Encore une influence du puritanisme dans la vie

- 
- (1) L. Lehman. Ouv. cité, p. 154  
(2) Ferri-Pisani. Sa majesté le dollar. p. 266  
(3) André Siegfried. Ouv. cité, p. 51

contemporaine se laisse voir dans l'idéal social imposé à tous, en dehors de la religion. Le Puritain se caractérise par son esprit missionnaire. Comme il est absolument sûr de savoir ce qu'il faut faire pour réussir, il s'engage à diriger la vie de son prochain avec une bonne volonté agaçante. "Nous sommes de bons gosses, animés d'un violent désir de bien faire" dit l'Américain dans la pièce de Brieux. A mesure que le vieil esprit religieux s'est atténué, il a été remplacé par une haute conscience du devoir social qui développa tout un programme de réformes et d'interdictions, inscrites " à la suite des Dix Commandements; l'émancipation de la femme, le respect dû à l'enfant, la sainteté du travail et la prohibition d'alcool." (1)

Il y en a d'autres aussi: "Aux Etats-Unis, les relations sexuelles en dehors du mariage ont été longtemps l'abomination suprême; la cigarette, le billiard, la danse, l'alcoolisme ne venaient qu'ensuite dans les malédictions du pasteur méthodiste ou baptiste sans parler du mensonge et du vol." ..... "Les cliniques spéciales de la Birth Control League poursuivent un but de cette nature: leur activité répond parfaitement à la manière de voir des classes sociales

---

(1) Ferri-Pisani. L'Amour en Amérique, p. 184

responsables, chargées du soin des "Pauvres." (1)

Le régime prohibitionniste et les restrictions ou légales ou de l'opinion publique qui essaient d'assurer la pureté des moeurs sont surtout les deux résultats de cette attitude moralisatrice qui font sourire les Français. A leur avis, notre foi dans un tas de règlements pour protéger et élever la morale n'est qu'une preuve de plus de notre naïveté. On traite là de choses qu'on ne saurait pas imposer. Dans les premiers rangs de cette croisade certains auteurs ont trouvé les pasteurs, les vieilles filles, les Women's Clubs, et il y a quelques années, le Ku Klux Klan.

Bien entendu, la prohibition est le chef d'oeuvre de cette tendance réformatrice. M. Durtain résume l'opinion française dans ces mots: "Quelle morne chose la loi et la vertu ont ici fait avec l'alcool." (2) Il y a tout une littérature qui traite de cette loi et de son application, des puissances qui la maintiennent et de son influence sur les moeurs. Quant aux résultats de son application il faut constater à la fois une véritable amélioration des moeurs pour certaines classes et des effets pernicioeux pour tout le monde. L'ouvrier en a profité. Les difficultés de se

---

(1) A. Siegfried. Ouv. cité, pp. 66 et 108

(2) Quelques Notes d'U.S.A., p. 30

procurer de l'alcool et son prix élevé l'ont mis hors de la portée de la classe ouvrière. Un travail plus régulier lui a assuré une augmentation de salaires, et par conséquent elle jouissait, jusqu'à très récemment d'un meilleur niveau de vie.

Malheureusement le compte du passif est bien plus long. Les désavantages touchent, en outre, au domaine spirituel et sont par conséquent plus sérieux. Un professeur d'Université aurait dit à M. Durtain: "Notre peuple américain, si vertueux, si moutonnier, et qui, jadis, obéissait au fond du coeur à toute loi, apprend, par la prohibition, les sentiers de la révolte, de l'individualisme. C'est là une haute obligation que nous avons à M. Volstead." (1) Mais selon la plupart de nos critiques le respect inné pour la loi a été une des meilleures qualités américaines. Cependant, il est vrai que la prohibition aide à détruire ce sentiment chez nous. Les speakeasies se multiplient sous la protection d'une police corrompue. Les fortunes faites par les bootleggers ont inspiré d'autres gens sans scrupule à en faire de pareilles par le chantage. "Bandits" et "Rackets" sont devenus des mots de tous les jours.

Il y a pire encore qu'un mépris de toute loi: C'est

---

(1) Quelques Notes d'U.S.A., p. 65

la complaisance, l'hypocrisie avec laquelle on regarde ces délits dès qu'on en profite. "Les bootleggers.....sont des personnages considérables, qui s'enrichissent à vue d'oeil, que l'on méprise légèrement, mais dont personne ne songerait à contester le caractère indispensable des fonctions." (1)

"Au fait, il est bien entendu que l'usage que l'on fait soi-même du vin ne préjuge par que l'on soit pour ou contre la prohibition: - et ceci nous amène à distinguer une catégorie de citoyens qui sont assurément les plus nombreux dans les classes élevées et où nous reconnaitrons, en ce cas si particulier, une espèce de pharisaïsme très général. Beaucoup de gens distingués sont convaincus que le peuple n'est pas capable de se gouverner et qu'il faut l'empêcher, malgré lui, de se livrer aux excès de la boisson. Ils sont donc et se déclarent publiquement partisans de la loi parce que c'est un devoir social de dirigeant; le devoir accompli pour les autres, ils reprennent naturellement toute leur liberté pour eux-mêmes. " (2)

Il ne faut pas croire, cependant, que l'hypocrisie en Amérique est née avec la Prohibition. Elle est de longue date et les exemples ne manquent pas pour illustrer son

---

(1) L. Lehman. Ouv. cité, p. 167

(2) G. Rageot. Une visite aux Etats-Unis. L'Illustration  
25 jan. 1930

existence autrefois, soutenu par un puritanisme corrompu. Par exemple, M. Siegfried dit qu'il n'y a pas de "conviction véritablement sincère de l'égale dignité de tous les hommes." Nous pratiquons "une sorte de pharisaïsme ethnique" tout en déclarant que notre pays offre à tous des avantages égaux. Cette égalité n'existe nullement entre les blancs et les noirs. La guerre d'affranchissement a donné aux noirs leur liberté que des lois subversives savent leur reprendre, au moins dans le Sud. Quant au Nord, qui s'appitoyait jadis sur leur triste sort, mais qui enrage de les voir envahir ses villes maintenant, "le Nord est impuissant dans son mépris et sa haine. L'attitude généreuse et éclairée que lui a accordée l'Histoire le contraint, devant le monde, à une hypocrisie permanente et sans répit." (1)

Il y a également de l'hypocrisie dans la publicité, mais il faut ajouter que ce défaut est, selon la plupart des écrivains, le moindre de ceux qu'on lui reproche. Dans les journaux et revues il y a des pages entières de réclame où l'on prodigue des mensonges. "Ram déclarait que les cigarettes X ne lui coupaient pas le souffle, ou que le Cidrol sur sa table, désormais remplaçait le cidre." (2)

---

(1) L. Lehman. Ouv. cité, p. 102

(2) P. Morand. Champions du monde, p. 117

"De même que le tabac Y se vante d'être le plus choisi que l'on puisse obtenir, ou que l'automobile W n'accepte aucun titre inférieur à celui d'impératrice du Monde, de même il n'est pas de montagne, de forêt, de route, de plage qui, par la bouche des intéressés, ne s'attribue tous les mérites imaginables avec la mauvaise foi la plus extravagante, la plus impudique. Cette noire confiance dans le mensonge et l'impunité avec laquelle il s'exerce sur un public étonnamment docile: un des symptômes les plus profonds, les plus graves que l'on puisse relever à la charge des Etats-Unis." (1)

En ce qui concerne notre confiance dans nos règlements d'ordre moral les Français nous blâment également. A Hollywood "on a même institué une escouade de "police-women" ayant pour mission de surveiller la décence dans les rues, et notamment de mettre sous clef les mâles assez hardis pour adresser la parole à une femme, sans lui avoir été présenté." (2) "La plupart des hôtels entretiennent, à leurs frais, des gardiens en uniforme de la police des mœurs, qui interdisent l'entrée des couples irréguliers." (3) Il y a de plus dans toutes les villes beaucoup d'ordonnances contre la prostitution. A force d'avoir fait ces efforts pour extirper le vice, les Américains, quoique très friands de scandales dans les jour-

- 
- (1) L. Durtain. Hollywood dépassé, p. 194  
(2) V. Mandelstamm. Hollywood, Introduction p. XXV  
(3) C. Blanchard. Le Crapouillet, oct. 1930. p. 45

naux, se flattent d'avoir atteint leur but, et regardent avec un oeil très indulgent des moeurs qui laissent beaucoup à désirer selon l'opinion française. "Si la jeunesse se montre trop libre de manières, on ne voit en cette licence qu'une camaraderie sportive. L'amour illégitime reste un délit, et le divorce devient un usage." (1) La "respectability" est devenue un culte. "La discrétion des hommes, le regard clair des femmes, la dissimulation de tout le monde faisait que Sherlock Holmes lui-même eût pu vivre parmi nous sans découvrir une seule de toutes ces faiblesses." (2)

On voit donc que le vieil idéal puritain a subi beaucoup de modifications. Dans la vie sociale il s'est attaché à la législation, dans la vie privée, à la dissimulation. La devise pour les individus est devenue: "Tout se permettre, mais aller à l'église." (3) Si cette analyse française du développement de notre puritainisme est tout à fait juste, M. Durtain fait voir le rôle impuissant joué actuellement par ce qu'il appelle "la minutieuse tyrannie des moeurs."

"C'est cet ensemble "primaire" et puritain qui, en Amérique est chargé de fournir à l'homme de la rue l'écran derrière lequel il faut bien que n'importe quel peuple, n'im-

---

(1) G. Rageot. L'Illustration, 8 fév, 1930  
(2) Ferri-Pisani. L'Amour en Amérique, p. 50  
(3) P. Morand. Champions du monde, p. 16

porte quel homme se cache la complication du monde. Oeillères qui servent à ne rien voir autour de soi; à ne pas admettre le réel, à ne pas connaître: besoin bien autrement profond que celui de la connaissance. Or, il se trouve que, le sens artistique des Américains étant pauvrement éduqué, le masque qu'ils s'infligent est si grossièrement fait, si éloigné des traits naturels, qu'ils condamnent ceux qui le portent à un perpétuel mensonge, surtout vis-à-vis d'eux-mêmes. Cette carapace, qui n'a presque aucun point d'appui sur l'anatomie est, on le conçoit, de la plus étonnante fragilité. Le heurt de l'intérêt, un sourire de femme, un verre d'alcool: d'un coup, toute morale est en pièces. Reste la brute." (1)

Il faut se rappeler que les reproches faits par les Français ne sont pas portés contre le vieil esprit puritain qui fit la grandeur de la Nouvelle Angleterre. Quoiqu'il diffère beaucoup d'un esprit catholique ou hellénique, les deux inspiratrices de la France moderne, ils respectent sa bonne influence sur les premiers pionniers. C'est la défaite actuelle de puritanisme qu'ils signalent. Aux prises avec l'argent et les exigences de la vie moderne il s'y est tellement adapté que son nom est devenu pour nos critiques le synonyme de l'hypocrisie sous toutes les formes.

---

(1) L. Durtain. Quarantième étage, pp. 76-77.

### Le Manque de Vie intérieure.

M. Tardieu a très bien signalé un trait du caractère américain devant lequel d'autres observateurs ont éprouvé des sentiments divers. "Sorti de la forteresse légale que lui assurent sa constitution et sa cour suprême, il souffre tout. D'un geste de la main, le policeman arrête vingt mille personnes. Mille et une tyrannies, qui chez nous provoqueraient l'émeute, sont placidement supportées: restrictions dominicales, prohibition, interdictions variées suivant les temps et les lieux. L'Américain se plie à tout ce dont le Français s'exaspérerait. Il aime à être d'accord avec le plus grand nombre, qu'il nous est agréable de braver. Il a soif de l'unanimité, la foi dans la sagesse des nations, respect de tous les usages." (1)

Certains auteurs ont loué notre désir, notre besoin même, de nous conformer à la volonté générale; il y en a beaucoup d'autres qui condamnent cette tendance vers l'effort collectif. Ils voient dans le collectivisme des effets pernicieux. Théoriquement l'individu est sacrifié en Amérique pour le bien-être de la société. "Mais, généralement parlant, il est singulièrement profond cet avis souvent aperçu: La

---

(1) Ouv. cité, p. 55

question n'est pas de savoir si l'Amérique peut être bonne pour vous, mais si vous pouvez, vous être bon pour l'Amérique."

(1) Tant qu'il a conscience de cet idéal son sacrifice l'ennoblit. Mais, malheureusement, les masses américaines ne se plongent pas dans la communauté, animées uniquement par un sentiment de responsabilité sociale, mais bien plutôt enivrées par les défauts mêmes du collectivisme. "L'Américain aime la foule, il ne se sent bien qu'avec elle, porté par elle, bousculé par elle, il a le goût du coude-à-coude." (2) Dans "Champions du monde", dès que les quatre élèves nés aux quatre coins des Etats-Unis se rassemblaient pour pratiquer le sport, "il ne leur venait pas à l'idée de briller individuellement, d'exister en dehors du groupe..... Ils avaient une même âme de fox-terrier." Pour la plupart des Français nous ressemblons à un animal encore moins flatteur. Nous avons un caractère "moutonnier". Ils en donnent des exemples frappants. L'enthousiasme des foules qui envahissent les stades énormes pour voir les spectacles, plutôt que jeux, de base-ball ou de foot-ball atteste beaucoup moins à une passion pour le sport qu'à une frénésie de se perdre dans la force et dans l'unité de la vie collective. Les touristes

---

(1) F. Corcos. Ouv. cité, p. 59.

(2) J.-M. Carré. Ouv. cité, pp. 6-7.

qui parcourent notre pays voyagent toujours en groupes.

"Joignez le parti" est partout leur mot d'ordre. Tout est arrangé d'avance. Ils passent en ouragan, se piquent de regarder tout ce que le guide leur indique, se contentent même de clichés photographiques qu'ils achètent toutes faites en série.

L'Américain aime la conformité parce qu'elle lui permet de se passer d'avoir une opinion personnelle. Il observe avec docilité les "semaines" qui encouragent les foules à se consacrer à une telle ou telle préoccupation. C'est quelquefois la "Semaine nationale de musique", la "Semaine des garçons, la "Semaine des pommes". Quand arrive "Safety week" le public est prié instamment de ne pas se faire écraser pendant la huitaine. (1) Pour arborer son chapeau de paille tout Américain attend le 15 mai. Il le jette le 15 septembre et ridicule quiconque oserait le porter après ce jour-là. Se livrer au mouvement général devient une vertu; de là il n'y a qu'un pas pour exiger que tout le monde en fasse autant.

En trop de choses, alors, le niveau des masses tend à devenir le niveau du pays. Ceux qui ne peuvent s'y soumettre de bonne grâce paient cher leur originalité. "On ne

---

(1) J.-M. Carré. Ouv. cité, p. 8

pourra donc, dans les écoles, discuter, à plus forte raison enseigner, le socialisme, le radicalisme, ni critiquer les obligations militaires. Les cas abondent de professeurs obligés par les autorités de démissionner." (1) En conséquence, la liberté, autrefois l'héritage le plus chéri, se trouve maintenant presque supprimée. "Curieuse manie de régularité et d'uniformité. Tout se fait en série. Il en résulte un automatisme qui ressemble sur plus d'un point à l'automatisme allemand d'avant-guerre." (2) La plus curieuse, reconnue d'ailleurs par M. Carré et d'autres, c'est que toutes ces limitations ont été imposées par l'Américain lui-même et non par un petit groupe autocrate. "En Amérique, plus que partout ailleurs, les vraies idées de valeur; celles qui, consenties par tous et acceptées sans escompte par autrui, sont officiellement faites par la foule. A elle de prescrire les sentiments qui vous classent dans l'estime publique, les actes qui paient." (3) "En Amérique les usages sont simplifiés, on peut s'y soustraire sans blâme, mais on serait très mal vu de ne pas vivre selon l'usage, on ferait scandale." (4)

Le terme "standardisation" est souvent presque un synonyme de collectivisme. En tout cas, il ne peut exister

- 
- (1) F. Corcos. Ouv. cité, p. 105  
(2) J.-M. Carré. Ouv. cité, p. 9  
(3) L. Durtain. Quarantième Etage, p. 57  
(4) F. Strowski. Ouv. cité, p. 129

que dans un pays où l'esprit collectif est fort développé. L'Amérique est donc le pays par excellence du "standard." Le mot s'applique d'abord à l'industrie. Pour augmenter la production des usines on réduit le grand nombre de modèles, dont quelques-uns sont très individuels ou peu usités, pour se concentrer sur ceux qui répondent aux besoins de la majorité des consommateurs. On produit un article qui puisse se vendre partout. Le petit nombre de modèles a permis l'invention de machines qui produisent des quantités autrefois inouïes, tout en remplaçant la main d'oeuvre qui coûte cher. Par conséquent, les articles fabriqués sont plus nombreux et meilleur marché: le "standard of living" de l'ouvrier atteint un niveau très élevé. La machine tend à l'Américain le piège du confort pour tous et il s'y laisse prendre. Désormais il appartient à la machine qui dirige non seulement son travail mais aussi sa mentalité.

Considérons d'abord l'influence du "standard" dans l'industrie. Il a amené le taylorisme, le travail à la chaîne où l'homme n'est qu'un petit rouage dans un vaste engrenage, un esclave attelé à la machine. Ce qu'il fait n'exige qu'un minimum d'effort intellectuel, n'est récompensé par aucune fierté de la tâche bien accomplie. De la description suivante des convoyeurs automatiques dans les usines Ford se

dégage une triste monotonie qui épouvante la plupart des Français. "La procession lente, mais ininterrompue des diverses pièces défile devant les rangées d'ouvriers: ce n'est pas l'ouvrier qui se déplace, - cela occasionnerait une perte de temps, - mais le "travail". Les hommes sont serrés les uns contre les autres au point de se toucher les coudes, et chacun d'eux répète toute la journée le même geste, place la même pièce dans le même endroit, donne le même coup de marteau ou serre la même vis." (1) Dans les abattoirs de Chicago, même système de convoyeurs, même monotonie du travail, et, en outre, l'effet abrutissant d'un geste tueur devenu automatique. Ce sont des exemples exagérés, il est vrai, mais leur impersonnalité est ce qui caractérise tout effort industriel en Amérique. "C'est parfaitement réussi. Et, comme chaque fois qu'une activité mécanique est parfaitement réussie, une immense tristesse se dégage de là; l'impression, au delà des mots, d'une sorte de défaite de l'âme, la remise en question de tout de qu'il y a de noble et de spontané dans l'acte humain." (2) M. Siegfried fait voir combien les axes de la vie des deux nations s'inclinent dans des sens opposés: "Créer avec personnalité, c'est encore l'idéal de chaque Français." (3)

- 
- (1) J. Gontard. Au pays des gratte-ciel, pp. 154-155.  
(2) L. Durtain. Découverte de Longview, p. 32.  
(3) A. Siegfried. Ouv. cité, p. 347.

Si l'Américain n'a pas l'occasion de s'exprimer dans son travail, montre-t-il son individualité dans ses loisirs? Ou, comme M. Siegfried pose la question: "Est-il possible que, diminué, démembré dans l'action, l'individu retrouve sa personnalité dans la consommation?" Malheureusement non. Son emploi de temps après les heures de travail est aussi routinier que celui du bureau ou de l'usine: même manque de réflexion, même habitude de conformité. Quant à la consommation: d'une part, une publicité trépidante, audacieuse, insistante, lui hurle les éloges des articles qu'il a faits; d'autre part, la poussée niveleuse de la masse le persuade de les acheter.

"Les moeurs et les modes nouvelles ne sont pas seulement répandues avec une puissance inouïe. Elles sont aussitôt consacrées par l'immense coalition d'intérêts qui les exploite. Telle façon de se vêtir, de se meubler, de se nourrir, de s'amuser, une fois offerte au public et "lancée" se fortifie de la solidarité des fabricants, des ouvriers, des transformateurs, des commerçants, des vendeurs, tous alliés pour la recherche du gain qu'ils se partageront." (1)

L'Américain roule donc sur les grandes routes à toute vitesse, mâche sa gomme, écoute les puérilités du radio, va chaque semaine au cinéma. Il porte des habits de confec-

---

(1) L. Romier. Qui sera le maître? p. 85

tion, un "pantalon en zinc" dit M. Strowski, "des costumes de zinc américains, pressés à la vapeur" selon M. Morand.

Ses vêtements sont faits en série, ses maisons et ses idées également. "Les façades d'immeubles. Dans les faubourgs elles sont purement désespérantes." (1) M. Durtain nous fait un portrait du "home" standard à la Sinclair Lewis, c'est-à-dire un portrait très répandu en Europe. " Un luxueux coffre de T.S.F; un gramophone faisant meuble, une table de jeu, l'éternel fauteuil-canapé, des chaises, quelques magazines, des photographies, d'affreux vases à fleurs. C'est tout. Sûrement on ne trouverait dans la maison ni un objet d'art quel qu'il puisse être, ni un seul livre; sauf deux ou trois cubes de pâte de bois correctement vêtus de toile ou de cuir, qui ont rapport au téléphone ou à la piété. L'immanquable salle de bains, aussi nécessaire à l'Américain que l'électricité ou le chauffage central, n'est-elle pas destinée à nettoyer la cervelle humaine de tout ce qui, ressemblant à une pensée, y aurait, par mésaventure, adhéré au cours de la journée ? Bref, loyal foyer puritain. Un foyer tel qu'à certains détails près: enjolivements architecturaux que la façade emprunte soit à l'Arabie, soit à l'Angleterre des Tudors, soit à Rome, soit à la Chine; ciment peinture de telle ou

---

(1) F. Corcos. Ouv. cité, p. 15.

telle nuance revêtant l'extérieur; au-dedans, présence ou défaut de romans policiers en fascicules, marques diverses des appareils à bruits, tel, dis-je, qu'il en a poussé des millions et des millions, exactement pareils, entre les falaises californiennes et les Alleghanys." (1)

"La tragédie américaine, c'est que la standardisation ne se borne pas aux produits de la grande industrie: les esprits eux-mêmes demandent là-bas à être standardisés."(2)

Le "standard", né dans les affaires, a donc pénétré dans la vie privée de chaque individu jusqu'à influencer son idéal même. "L'existence lui paraît bonne quand elle est confortable. Il met son bonheur, non pas dans l'épanouissement de la vie intérieure, mais dans le confort, la prospérité, la santé." (3) Comme le confort au sens américain du terme n'existe qu'avec la prospérité, l'homme doit se vouer au culte du dollar. L'Oncle Sam, la bannière étoilée dans une main, un gros sac de dollars dans l'autre, qui décorait la couverture du "Crapouillot" d'octobre 1930, est depuis longtemps un représentant des Etats-Unis trop bien connu, Bien

---

(1) L. Durtain. Hollywood dépassé, pp. 35-36.

(2) A Siegfried. L'Europe devant la civilisation américaine  
Revue des deux Mondes. 15 avril, 1930.

(3) J.-M. Carré. Ouv. cité, p. 23.

que nos critiques soient d'accord pour louer la véritable démocratie de l'Amérique, l'absence de barrière insurmontable entre classes, les citations suivantes montrent que l'opinion générale considère le dollar comme la clef qui ouvre toutes les portes.

"Ce pays où la valeur des hommes se juge en dollars." (1)

"L'argent seul donne à l'individu le droit d'occuper un échelon où il est admis, sans façon, par ceux qui l'ont gagné avant lui," (2)

"Quant aux champions sportifs, leur popularité se mesure au nombre des dollars qu'ils gagnent annuellement."

"L'argent est la seule chose, en Amérique, susceptible d'assurer un grand nom et une gloire durable." (3)

"Le mot dollar est la clé de voûte de toute conversation; il est prononcé du haut en bas de l'échelle sociale, en tout lieu. Il est la divinité de l'Amérique moderne." (4)

Les jugements moins brutaux de M. Siegfried et de M. Romier paraissent d'abord moins sévères, mais l'essentiel de leur idée ne diffère pas de celui des autres. "On est en

---

(1) V. Mandelstamm. Hollywood, p. 93.

(2) C. Blanchard. Crapouillot, octobre, 1930. p. 44.

(3) L. Lehman. Ouv. cité, pp. 65 et 77.

(4) F. Corcos. Ouv. cité, p. 13.

présence d'une société de rendement, presque d'une théocratie de rendement, qui vise finalement à produire des choses plus encore que des hommes." (1)

"A vrai dire, "faire de l'argent", ce n'est rien autre que "gagner sa vie" et s'efforcer d'en améliorer les conditions, en un pays où les besoins matériels sont à la fois impérieux et coûteux..... La morale n'en est pas heurté directement. Mais l'obligation du make money et de l'effici-  
cience matérielle, érigée en loi trop rigoureuse, agit sur les moeurs, lesquelles, se transformant peu à peu, finissent par réagir sur la morale. Ici nous touchons le point sensible du colosse américain." (2)

Bien entendu, celui dont le premier souci est le dollar va demander une éducation pratique. Sauf dans quelques universités de l'Est l'étudiant cherche des vérités toutes faites et non pas un vrai développement intellectuel. Le spécialiste lui paraît infiniment supérieur à l'Européen de culture générale. Et qu'il a un large choix de spécialités! Il se trouve des écoles et des cours de correspondance pour enseigner n'importe quel sujet ridicule. Les universités elles-mêmes, dotées de tout ce qu'il faut pour former des érudits de premier ordre, se préoccupent beaucoup plus de la

---

(1) A. Siegfried. Les Etats-Unis d'aujourd'hui, p. 346.

(2) L. Romier. Ouv. cité, pp. 148-9.

quantité de leurs diplômés que de leur qualité. "L'étudiant américain entre à l'université pour avoir un jolly good time, accroître son savoir dans une ambiance souriante et libre et acquérir le vernis qui fera disparaître le rugueux de sa modeste origine. Il passe pour ainsi dire directement du primaire à l'universitaire. " (1) On lui a imposé une éducation hâtive qui ne durera pas. M. Durtain exprime l'objection principale faite par les Français à notre système. "C'est, peut-être, de se laisser trop vite oublier dans le cours de l'existence durement pratique qui saisit les étudiants à leur entrée dans le monde." (2)

D'après les critiques françaises sur notre éducation on s'aperçoit d'une grande différence entre les idéals des deux pays à ce sujet. Tout en admirant l'esprit démocratique qui permet à un homme pauvre de travailler pour payer ses inscriptions, M. Puaux déplore la "culture hybride" qui doit en être la résultante. Les Français s'attendent à ce qu'un universitaire consacre tous ses efforts à ses études et qu'il entre plus tard dans une des professions libérales. Les Américains, au contraire, ne s'indignent pas qu'un grand nombre de leurs étudiants reste des médiocres. M. Puaux con-

---

(1) R. Puaux. Ouv. cité, pp. 97-98.

(2) L. Durtain. Quelques Notes d'U.S.A., p. 97

tinue: "Il ne faut pas ..... se laisser impressionner par les chiffres étourdissants de tous ces lettrés et scientifiques. La plupart ne deviennent ni juristes, ni archivistes, ni directeurs de laboratoire à l'Institut Rockefeller, mais teneurs de livres, commis d'apothicaires ou vendeurs de grands magasins avec la plus parfaite sérénité. Les années d'université ont été pour eux celles de l'émancipation, de la découverte de la vie et de la joie. Cela ne suffit-il pas?" L'Américain répondrait: Il suffit qu'ils aient eu leur "chance."

En toute justice il faut dire que ceux qui trouvent à reprendre dans notre organisation scolaire par certains côtés, débordent d'admiration pour d'autres. Ils trouvent que l'éducation étroite et traditionnelle des universités françaises ferait bien de se modifier un peu d'après les modèles américains. Ils veulent bien nous faire confiance pour l'avenir.

Cependant pour le moment, le collectivisme, le standard, le culte du dollar et une éducation superficielle sont des éléments trop importants dans notre civilisation. Non seulement la liberté individuelle est étouffée, mais l'âme même est atteinte. "Ce n'est pas impunément qu'un grand peuple mobilise et convertit en énergies matérielles le bon

vouloir des individus qui le composent. Que deviennent, au cours de cette histoire, les aspirations personnelles? Un idéaliste sommeille au coeur de tout Américain. C'est entendu. Mais la fonction cessant, l'organe s'atrophie ou devient un mythe. Un moment arrive où le contact se perd entre les réalisations et les intentions." (1)

Beaucoup d'aspects de notre vie donnent à croire que l'Américain moyen fuit la pensée non pas par paresse intellectuelle mais par horreur de regarder l'effroyable vide dans son fort intérieur. "Il n'y a pas de poème tragique aux Etats-Unis, parce que les spectateurs n'aiment pas ce qui serre le coeur; et parce que le poème tragique exige de la profondeur. Mais il y a des pièces de théâtre et du cinéma, qui ne serrent point le coeur, et qui ne forcent pas à regarder au profond de soi-même ou de la destinée. Aussi y court-on en foule." (2)

"Le radio est là, suprême ressource des soirées vides," (3) car l'Américain redoute le repos, le silence, la solitude. Pour chasser l'ennui qui le menace il se lance dans une activité acharnée, friand de petits amusements, toujours en quête de "thrills" et d' "excitements". Dans les romans sur l'Amérique, surtout ceux où l'action se passe à

---

(1) R. Michaud. Ouv. cité, avant-propos. p. VIII

(2) F. Strowski. Ouv. cité, p. 21.

(3) Ferri-Pisani. Sa majesté le dollar, p. 120

New-York, la question à n'importe quelle heure tardive est celle-ci: Où allons-nous? Et la réponse: à encore un "night-club". Le type d'homme d'affaires d'un de ces romans est bien représenté par cette description: "accumulateur d'énergie journallement déchargé, journallement rechargé jusqu'au jour où le cerveau vidé, le coeur usé, les nerfs brisés, il sera rejeté de la vie sociale et s'en ira peupler un des asiles de la banlieu new-yorkaise." (1) M. Morand avait déjà dit que "les environs sont pleins d'asiles." Selon M. Morand même les morts à New-York vont vite, emmenés en Packard chez l'embaumeur: "Je n'en ai compris toute la frénésie que lorsque je vis un chat: c'était le seul être rencontré pendant mon séjour qui ne bougeât pas et conservât intacte sa vie intérieure." (2) D'autre part il écrit: "Pays indivis où l'hospitalité, le radio, les loges, les mutuelles pour l'enterrement n'ont d'autre but que de boucher ces abîmes d'isolement que l'Enfer entre'ouvre parfois sous non pas." (3)

L'Amérique a perdu la capacité de trouver son bonheur dans les petites joies quotidiennes. Comparant les blancs de Los Angeles avec les nègres bons enfants et contents, M. Durtain appelle ceux-là, " cette race blanche qui prend au

---

(1) C.-F. Tavano. A l'ombre des buildings, p. 52.  
(2) New-York, p. 276.  
(3) Champions du monde, p. 275.

sérieux ses jouets scientifiques et ne sait plus rire." (1)  
Sous un extérieur de gaieté et de bluff nous sommes un peuple  
infiniment triste qui a sans cesse besoin d'un stimulant; ce  
qui pourrait expliquer le mauvais usage de l'alcool si général  
dans ce pays.

Nous ne connaissons pas non plus l'art de flâner.  
A New-York, dit M. Achard, il n'y a pas même des chiens qui  
flânent. Si une université américaine, "amie de la fantaisie",  
invitait M. Puaux à faire une conférence il choisirait comme  
sujet l'art de perdre son temps. "Cette hérésie contre un  
des dogmes transatlantiques ne me conduirait pas jusqu'au fau-  
teuil électrique, mais je n'aurais certainement aucun succès,  
même d'estime. " (2)

Si l'Amérique prenait au sérieux ces conseils elle  
trouverait plus de bonheur, surtout dans l'amour, selon l'idée  
de M. Dekobra, car: "Il ne suffit pas de gagner des millions  
pour rendre une femme heureuse. Il ne suffit pas de l'em-  
brasser distraitement le matin en lui disant: Darling, voici  
un chèque de 5.000 dollars. Amusez-vous bien pendant que  
j'irai en ville en faire d'autres. De petites attentions  
valent souvent mieux qu'un nombre à trois décimales. Le culte  
de la Femme, ce n'est pas travailler pour elle, sans arrêt,

---

(1) Hollywood dépassé, p. 52.

(2) Ouv. cité, p. 197.

dans Wall Street... c'est perdre du temps avec elle, monsieur Chambers. Comprenez-vous: perdre du temps. Cette hérésie que repoussent avec horreur les grands-prêtres de vos cathédrales à trente étages et les camériers de votre Stock Exchange." (1)

Cependant, une partie des Américains mêmes se rendaient compte, déjà avant le "crash", de la trop grande disproportion entre les valeurs spirituelles et matérielles. Un malaise profond avait amené les littérateurs à douter d'une "race qui surmonte ses difficultés nationales tantôt en les niant à force d'orgueil, tantôt en les oubliant à force de plaisir." (2) Actuellement leur nombre s'est accru. "Il ne faudrait pas, écrivent-ils, que l'idéal politique, l'idéal social, l'idéal religieux allant s'oblitérant, on prît pour une fin ce qui ne doit être qu'un moyen. Le bien-être n'est pas une fin en soi; ce n'est qu'un moyen pour assurer le bonheur individuel." (3) Une des recommandations que M. Hazard nous fait se rattache justement à l'aspect de la vie américaine que nous venons de noter. "Sans doute faudrait-il reprendre l'oeuvre à la base. D'abord, montrer moins de rigueur et laisser plus de place à la liberté individuelle."

---

(1) Mon coeur au ralenti, pp. 91-92.

(2) Ferri-Pisani. Sa majesté le dollar, p. 266.

(3) P. Hazard. Impressions d'Amérique. L'illustration.  
3 Jan. 1931.

Le Peuple de l'Amérique.

Selon les Français, nous avons lâchement vendu notre liberté de pensée, d'action et de travail, pour des joujoux matériels qui nous laissent déçus et presque inconscients de la cause de notre malheur.

Les détails de ce genre sont très bien connus en France, mais trop bien connus. Nous y avons exporté nos machines, nos articles de commerce sans avoir nos méthodes de travail, nos usages, nos idées. Ils espèrent d'imiter l'Amérique. L'Amérique, je la retrouvais partout en Europe. Sur les plages, sur le bord, dans les salons et dans les salons français et le langage des politesses et la suite des idées ont conquis leur place, à côté du latin mort et de la coupe à l'aigle. Paris était devenu le plus à l'imitation de l'Amérique; même dans un pays de spéculations, elle y avait installé ses banques, ses usines, ses administrations, ses journaux, ses policiers et ses nègres. (1) En ce moment les forces vaines les plus sérieuses aussi bien que les plus frivoles cherchent à imiter l'Amérique pour savoir quelles erreurs la France peut adopter impunément, auxquelles elle doit se méfier.

---

(1) P. Morand. *Champion du monde*, p. 217

## Le Procès de l'Américanisme.

Surtout pendant les cinq dernières années les observations sur l'Amérique ont changé de caractère. Il n'est plus question de s'étonner de nos pharmacies, de nos grapefruits, des démarrages brutaux des trains, des journaux du dimanche. Les détails de ce genre sont très bien connus en France, même trop bien connus. Nous y avons exporté non seulement des articles de commerce mais aussi nos méthodes de travail, nos usages, nos idées. Ils menacent d'américaniser l'Europe. "L'Amérique, je la retrouvais partout en Europe, sur les plages, sur la scène, dans les autos et même dans les cabarets français où le potage aux huîtres et la maïs sur tige avaient conquis leur place, à côté du lapin sauté et de la soupe à l'oignon ..... Paris était devenu le pied à terre de l'Amérique; comme dans un pays de capitulations, elle y avait installé ses banques, ses notaires, ses médecins, ses journaux, ses policiers et ses nègres. " (1) En ce moment les écrivains les plus sérieux aussi bien que les plus frivoles cherchent à évaluer l'"américanisme" pour savoir quelles mœurs la France peut adopter impunément, desquelles elle doit se méfier.

---

(1) P. Morand. Champions du monde, p. 213

Mais tout le monde emploie ce terme sans définition exacte. On supposerait qu'il désigne la mauvaise influence américaine en France, tandis que trop souvent il s'applique à tout ce qui menace les vieilles traditions françaises. En Europe on est prêt à porter au débit de "l'américanisme" tous les désagréments de ce qui s'appelle en Amérique le "modernisme". Cette erreur est devenue si générale que tout récemment plusieurs auteurs sont venus à l'aide de l'Amérique pour montrer à leurs compatriotes le tort qu'on nous a fait.

M. Rageot, tout en convenant qu'il y a une lutte entre les traditions françaises et les influences américaines, a protesté: "Les Etats-Unis, en effet, ne sont pas si différents de l'Europe que l'on a toujours dit et que l'on continue de croire. La vie moderne a ses lois rigoureuses, et tous les peuples qui ont des usines, des chemins de fer, des autos, des radios et des cinémas, qui portent des vestons, et de la grande couture, se ressemblent bien plus que des frères. Or, la caractéristique de l'époque actuelle, c'est la prédominance des forces économiques. En Amérique, cette prédominance est devenue absolue; en Europe, elle reste encore relative. Toute la question est de savoir si l'Europe va achever de s'américaniser ou si l'Amérique va commencer à

s'européaniser. Jusqu'ici on avait pu croire, même en dehors des Etats-Unis, à la première hypothèse. Depuis octobre 1929, on commence à pressentir - même aux Etats-Unis - la possibilité de la seconde." (1)

Une pareille idée, en somme, chez M. Durtain, malgré les critiques sévères qu'il a faites autre part: Les grossières pratiques que l'on croit essentielles à l'Amérique, en particulier le règne de la mécanique, la standardisation du luxe, le dédain des éléments intellectuels, constituent vis-à-vis de l'Ancien Monde, un américanisme de surface, parfaitement faux en tant qu'image de l'U.S.A., mais qui a une étrange force de propagande, un merveilleux pouvoir de contagion." Plus tard il l'appelle "le masque qu'il est le plus facile de poser sur ses forces profondes." (2)

Sans doute ces voix isolées sont élevées à cause du procès de l'américanisme fait par M. Duhamel dans ses "Scènes de la vie future", paru en 1930. C'est le chef de ceux qui portent des jugements défavorables. Contre tous ceux qui regardent d'un oeil tant soit complaisant le phénomène de cette civilisation d'outre-mer, il s'est dressé pour montrer les ombres du tableau. Il trouve dans la civilisation américaine la réalisation de tout ce qui est en germe dans la

---

(1) L'Illustration, 8 fév. 1930

(2) Quelques notes d'U.S.A., p. 110.

civilisation française et qui lui déplait. Jusqu'ici, dans cette étude, il ne s'agissait pas expressément de ses critiques. Ce n'est pas qu'il choisit tant d'autres aspects de l'Amérique que les autres; au contraire, il traite de presque tout ce qu'ils avaient déjà commenté: les ennuis de l'entrée aux Etats-Unis, notre recherche du "plus grand au monde", l'ascenseur "avec ses secousses nauséuses", le manque de solitude, l'absence du foyer, les excès du machinisme, le gaspillage, le côté ridicule de notre foi scientifique, etc. Mais ce n'est pas souvent que les autres observateurs ont employé des termes aussi sévères que les siens. Personne avant lui n'a empilé des épithètes tels que "Chicago! La ville tumeur! La ville cancer!" Et plus loin "Chicago, l'orgueilleuse, au péril du néant!" Les impressions de ses précurseurs ont témoigné pour la plupart d'un équilibre, d'une bonne volonté et d'un effort de voir juste; ce qui manque complètement aux "Scènes de la vie future", en sorte que ce livre ne peut se classer avec aucun autre paru auparavant. Il présente des jugements qui varient quant à leur importance et leur justice.

Cependant, bien qu'il saute aux yeux de temps en temps un esprit partial, voire mesquin, on ne peut refuser de considérer les opinions de M. Duhamel sérieusement. Premièrement, tout ce qu'écrit un homme de son importance lit-

téraire a forcément une influence sur l'opinion publique. Même si ce livre n'est pas à notre goût, et que les dénonciations nous paraissent parfois peu logiques, il faut convenir que l'ironie est réussie à merveille et que les dénonciations atteignent un lyrisme admirable.

Deuxièmement, bien que l'opinion d'un seul homme, on ne peut négliger ce livre parcequ'il a eu plus d'éditions en France que beaucoup des autres déjà notés, et par conséquent, il va répandre des arguments contre l'Amérique parmi un grand nombre de lecteurs. Ceux qui l'approuveront se laisseront impressionner plus par l'éloquence que par la logique; mais malheureusement ce groupe est par trop nombreux dans tout pays.

Il est vrai que dans la préface, M. Duhamel fait une distinction entre le peuple américain, parmi lequel il a beaucoup d'amis, dit-il, et d'autre part notre civilisation. Il prétend ne viser que celle-ci. Néanmoins, il est bien difficile de s'apercevoir de cette distinction. Dès le commencement du livre, il laisse voir si souvent une hostilité presque puérile contre tout ce qui est américain. On ne saurait croire que ses amis se trouvent parmi les Américains présentés au cours de son récit; la Madame Lytton qui a écrasé deux nègres, le cher M. Pitkin et le docteur Brooke,

ses cicerones, qui sont d'après M. Duhamel des "gens cultivés et intelligents", mais qui ne sont en fait que des Babbitt.

M. Duhamel a écrit ce livre dans un esprit missionnaire qui l'inspire du zèle des Prophètes. Il pense que les deux formes de civilisation, la matérielle ou mécanique d'une part, et d'autre part la civilisation dite morale ou véritable ne peuvent se séparer. Cependant la forme mécanique, devenue trop puissante, peut nuire ou même détruire complètement l'autre. C'est notre devoir alors de rechercher ce qu'il appelle "les valeurs non réversibles", de n'adopter que ces formes du progrès matériel qui ne peuvent détruire les forces spirituelles. On ne peut avoir confiance "que les choses finiront bien par s'arranger." D'autre part, on ne veut pas désespérer non plus.

Voici donc pourquoi il se méfie de l'Amérique:

"Nulle nation ne s'est encore, plus délibérément que les Etats-Unis d'Amérique, adonnée aux excès de la civilisation industrielle..... Il semble que toutes les nations, toutes les races aient délégué quelques-uns de leurs membres, en vue de constituer ce peuple confus, mixte, sur lequel se poursuivent les essais les plus fantaisistes et les plus inquiétants.

On n'en peut plus douter, cette civilisation est pourtant en mesure et en train de conquérir le vieux monde.

Cette Amérique représente donc, pour nous, l'Avenir. Qu'à cet instant du débat chacun de nous, Occidentaux, dénonce avec loyauté ce qu'il découvre d'américain dans sa maison, dans son vêtement, dans son âme." (1)

Il ne faut pas se laisser éblouir par cette Amérique. Elle ne peut servir de modèle à l'Europe car elle s'est égarée et ne sait plus dans quel sens elle va. "Que dire de l'Amérique, cette prodigieuse tuméfaction? Elle n'est plus à l'échelle des esprits qui l'ont créée. Nul homme ne peut s'en former une idée efficace et claire. Dieu lui-même..."(2)

Il ne s'agit pas ici de donner l'opinion de M. Duhamel sur tous les aspects de la vie américaine déjà notés par d'autres auteurs. Pour lui elle est en somme "Une civilisation hargneuse dont la laideur hostile défie toute description." (3) Il suffit de dire qu'il la réussit très bien, cette description. Ce qui importe donc est la virulence de ces critiques et aussi son système ingénieux de les baser sur des raisons d'ordre moral ou intellectuel, bien que quelques-unes nous paraissent d'ordre purement subjectif. Tout ce qu'il a relevé comme défavorable peut se classer comme preuve d'une déchéance des valeurs morales, d'un abrutissement des sensi-

---

(1) Avant-propos. pp. 1819.  
(2) P. 244.  
(3) p. 116.

bilités, de l'abêtissement de la pensée, ou comme preuve de tous les trois à la fois.

Il déteste, par exemple, l'automobile, -qu'il doit considérer d'ailleurs un article exclusivement américain, - et pour cette raison: "Celui qui n'est bon à rien est encore bien à conduire une auto..... Le succès de l'auto se trouve trouve tout entier dans cette remise d'une puissance matérielle énorme à des gens qui, souvent, n'en méritent aucun et n'en posséderaient aucune sans cette miraculeuse mécanique." (1) Il continue sur ce ton à montrer que l'automobile a substitué aux sentiments humanitaires les "lois de la jungle."

M. Duhamel est le seul à avoir signalé le danger pour la moralité publique de notre régime d'assurances, mais là encore il trouve un exemple admirable de la déchéance des valeurs morales. "Je sais qu'en payant mes polices, j'entreprends de me dérober à toutes sortes d'inquiétudes ou de responsabilités..... Je comprends qu'à nombre de mes contemporains l'assurance, en même temps, tient lieu de conscience, d'ange gardien, d'honneur, de gratitude, et de bien d'autres choses encore. "L'assurance paiera." Voilà donc la formule magique en laquelle se résument l'acte de foi, l'acte d'espérance et l'acte de contrition." (2)

---

(1) P. 98.  
(2) P. 197-8.

Où d'autres parleraient du "collectivisme" ou du "standard", M. Duhamel lance à la fois trois épithètes, "l'effacement de l'individu, l'abnégation, l'anéantissement de l'individu." L'intervention de l'état dans la vie des citoyens, les conditions du travail amenées par le machinisme, l'échange de la liberté individuelle contre le confort "purement tactile" lui semblent indiquer une lâcheté morale au fond de l'âme américaine. M. Pitkin lui dit, "N'est pas esclave qui consent". Et M. Duhamel de répondre: "Sans doute, mais je crains que vous ne consentiez avec une coupable abandon." (1)

Il dénonce surtout le cinéma et la publicité - ces deux institutions bien américaines - à cause de leur mauvaise influence sur la morale et la pensée. Celui-là avec son faux luxe, ses faux sentiments, la fausse vie des ombres sur l'écran, sa fausse musique, est un "divertissement d'ilotes, un passetemps d'illettrés, de créatures misérables, ahuries par leurs besognes et leurs soucis." Plus tard il ajoute cette prophésie épouvantable : "J'affirme qu'un peuple soumis pendant un demi-siècle au régime actuel des cinémas américains s'achemine vers la pire décadence. J'affirme qu'un peuple hébété par des plaisirs fugitifs, épidermiques, obtenus sans

---

(1) P. 40.

le moindre effort intellectuel, j'affirme qu'un tel peuple se trouvera, quelque jour, incapable de mener à bien une oeuvre de longue haleine et de s'élever, si peu que ce soit, par l'énergie de la pensée." (1)

Quant à la publicité, cette "besogne d'endoctrinement et d'intimidation", cette "prodigieuse entreprise de contrainte et d'abrutissement" elle pêche aussi par le côté moral et le côté intellectuel. Du côté moral, par les mensonges qu'elle prodigue, par l'énergie qu'elle gâche sans bénéfice pour le commun des hommes, par les désirs et les appétits qu'elle impose à l'humanité: du côté intellectuel, par l'insulte faite à l'intelligence et à la pensée. "Est-ce à moi qu'on s'adresse, est-ce à moi qu'on ose s'adresser cette publicité à éclipses, à répétitions, à explosions qui semble conçue pour exciter les réflexes d'un mollusque sédentaire?"

Ces exemples devraient suffire pour montrer le type de défaut relevé par M. Duhamel et la sévérité avec laquelle il en fait la critique. On ne saurait nier la justice de quelques-unes. Mais il faut espérer que ceux qui lisent "Scènes de la vie future" ne l'accepteront pas comme un tableau de la vie américaine. Ils devraient se rappeler le but du livre. On ne s'attend pas à ce que l'avocat du diable fasse l'éloge du saint, ni à ce que M. Duhamel, persuadé des

---

(1) P. 59

dangers de l'américanisme, en présente les aspects attrayants.

Grouper avec le livre de M. Duhamel "Les Etats-Unis d'aujourd'hui" de M. Siegfried peut sembler à première vue peu logique, tant les deux livres sont différents l'un de l'autre. Chronologiquement celui-ci a paru trois ans avant celui-là, mais quoi que l'étude de M. Siegfried ait sans doute influencé les opinions de M. Duhamel parmi d'autres, il vaudrait mieux considérer les deux points de vue dans l'ordre inverse si on veut terminer par le plus important.

L'objectivité même du livre de M. Siegfried ferait prévaloir ses idées si elles n'avaient pas d'autres mérites. Avec un détachement admirable M. Siegfried approfondit la vie américaine sous ses aspects sociaux, politiques et économiques. Son étude est le seul d'une telle étendue par n'importe quel auteur, américain ou français. Son but est l'analyse de l'Amérique et ses problèmes actuels. Quelques critiques de nos moeurs et quelques comparaisons avec la France sont inévitables, mais le plus souvent on ne les rencontre qu'en passant à des recherches plus importantes. Par exemple, où d'autres ont vanté l'esprit de tolérance dans la religion qu'ils voient partout en Amérique, M. Siegfried fait voir comment cette opinion est superficielle. C'est lui seul qui a compris la complexité des forces ethniques et religieuses

qui ont produit cet "orgueil" célèbre si promptement aperçu et condamné par toute l'Europe. Ce n'est que lui qui a énoncé et soutenu cette assertion révolutionnaire: "La seule religion nationale, c'est le protestantisme; vouloir l'ignorer serait prendre tout le pays à contre sens." (1) Et depuis son livre, ses analyses de deux problèmes de l'Amérique, la question nègre, la prohibition, pour n'en citer que deux, ont servi de modèles aux observateurs qui l'ont suivi. L'admirable organisation de ses renseignements jointe à l'objectivité de ses opinions font accepter ses conclusions comme justes et inoffensives aux Américains mêmes.

En même temps, si l'on considère son livre que sous un aspect très restreint, c'est-à-dire si l'on n'y cherche que des commentaires sur les moeurs déjà notées par d'autres auteurs, il est vrai que les principales critiques adverses qu'il a faites ne diffèrent pas essentiellement de celles de M. Duhamel faites sur le même habitude ou usage. C'est sous ce rapport qu'il peut y avoir un rapprochement entre les deux livres, tout en convenant que M. Siegfried fait ressortir des qualités aussi. Mais personne plus nettement que lui ne fait le portrait d'une morne civilisation machiniste où l'individu est écrasé, et la liberté de pensée supprimée. Certainement pour les Français, les reflets des moeurs américaines vus

---

(1) P. 32.

dans "Les Etats-Unis d'aujourd'hui" ne semblent guère plus attrayants que les portraits plus violents de M. Duhamel. Ces deux livres, alors, constituent l'accusation contre l'américanisme la plus sérieuse qui ait paru jusqu'ici; celle de M. Duhamel partielle et aigrie parce qu'il craint notre influence, celle de M. Siegfried calme et détachée parce qu'il voit dans les différences entre les tempéraments, les idéals et les situations géographiques des deux nations une barrière naturelle qui peut protéger l'individualité française.

A l'heure actuelle il n'est plus tant question de l'américanisation de la France. Les partisans enthousiastes de l'Amérique se sont tus, car depuis deux ans son sort n'est plus à envier.

## CONCLUSION

Pour résumer alors, quelle a été la tendance des jugements français sur l'Amérique pendant ces dernières années d'une connaissance plus étroite, et quel est leur ton en ce moment?

Nous avons vu que les Français se sont mis à chercher des renseignements exacts sur nos moeurs et qu'ils ont très bien réussi. Personne ne saurait dire actuellement qu'ils s'étonnent des petites différences entre la vie journalière des deux pays. L'aspect extérieur de notre pays n'a plus de secrets. Jusqu'à ce point-ci au moins, on a suivi les conseils de M. Tardieu qui a voulu une entente fondée sur une connaissance mutuelle.

A-t-on fait autant de progrès pour ce qui est d'une véritable compréhension des aspects plus profonds du tableau américain? La réponse ne peut pas être si nette. Un grand nombre d'écrivains ont fait des commentaires définitifs et divers, mais pas si divers qu'on aurait pu espérer. Que leurs critiques soient favorables ou défavorables il y a toujours une ressemblance surprenante entre celles de chaque groupe. On dirait que la tendance d'autrefois d'avoir des idées toutes faites sur l'extérieur de la scène américaine s'est portée maintenant sur les explications de notre civilisation. On

retrouve les impressions suivantes répandues avec la force de vérités proverbiales. L'Amérique a le don de l'organisation; sa force vient de sa jeunesse; la lutte pour la vie est acharnée; la base de la politique, de la religion, de l'idéal, est économique; un haut niveau de vie pour tous doit justifier les sacrifices de valeurs spirituelles; la collectivité est suprême; l'individualité est anéantie; la femme a une liberté démesurée et dangereuse; le puritanisme et ses histoires de conscience masquent une noire hypocrisie. En tout cas un grand nombre des partisans de l'Amérique ou de ses critiques sévères s'entendent très bien entre eux. Si nous avons évidence que les vieux clichés se modernisent, il faut constater que leurs formes originales persistent toujours en même temps, et se font accepter par des auteurs de premier ordre. Il est décourageante de trouver ces lignes dans une pièce de M. Jules Romains, représentée pour la première fois aussi récemment que le 4 décembre, 1930. Ce portrait de notre homme d'affaires n'a aucune date.

Parker, grand industriel, parle avec un Français.

" Parker, gaiment. - Chez nous, on ne vit pas "avec" un capital. Parfois on meurt "avec" un capital.

Boën. - Vous travaillez pour vos enfants? Eh bien. moi aussi,

j'ai un fils.

Parker, très gai. - Nous ne travaillons pas pour nos enfants.

Boën. - Alors, pourquoi travaillez-vous?

Parker, au comble de la gaité. - C'est une question.

Boën. - Vous n'êtes pas faits autrement que les autres.

Parker, toujours avec bonne humeur. - Je crois, nous sommes davantage spécialisés, et... athlétiques. Réellement comme je le dis. Nos hommes d'affaires gagnent de l'argent tant qu'ils ont le souffle, parce que c'est exactement leur métier; et ce n'est pas parce qu'un compositeur a fait déjà beaucoup de morceaux de musique qu'il décide de ne plus faire de morceaux de musique. Puis nous pensons toujours au record. Si l'on a établi son propre record d'argent à quarante ans, il est agréable de le battre à cinquante. Et si à soixante ans on meurt juste quand on vient de battre tous ses précédents records, alors c'est le plus agréable.

Il a terminé dans une franche hilarité." (1)

On voit que M. Romains a donné en peu de mots les traits de l'Américain classique. Un grand nombre des partisans de l'Amérique ou de ses critiques peuvent s'entendre très bien entre eux, mais le progrès dans la compréhension ne vient pas de la part de ceux-là.

---

(1) Jules Romains. Boën, ou La Possession des Biens. Acte II  
Scène VI.

Il est très vrai que bien des idées sur l'Amérique, facilement acceptées en France, seraient tout à fait nouvelles et fâcheuses à l'Américain moyen (cet individu dont il a tant été question) s'il les lisait. L'Américain moyen peut avoir tort; il se peut que le Français ait exagéré. Mais en tout cas on ne saurait dire qu'ils seraient d'accord. La cause en est simple. Les observations françaises, même les plus objectives, ont fait sortir des différences fondamentales entre les deux civilisations. On voit tout simplement d'un oeil différent des deux côtés de l'Atlantique. Dans le cas où les Français se sont rendus compte de ceci ils ont jugé avec tolérance, ne protestant que quand il s'agissait d'introduire dans dans leur pays tel ou tel américanisme, surtout les mauvais effets de nos méthodes industrielles et la standardisation des produits.

Dans d'autres cas ils n'ont pas compris que notre idéal était l'opposé du leur, ce qui donne lieu à des malentendus sérieux. Le Français s'en prend à l'Américain pour ce que celui-ci trouve une qualité. Chaque pays croit que l'autre est sur la mauvaise piste. Par exemple, le devoir de l'individu de s'occuper de son prochain, d'amener des réformes est depuis longtemps un idéal de l'Amérique quaker et puritaine; on ne souffre pas qu'on sourie de ce zèle, ni qu'on l'appelle d'autres

noms. De même, en ce qui concerne les deux points de vue sur la prostitution. Le Français l'accepte pour éviter le divorce et se vante de la stabilité des foyers: l'Américain justifie le divorce comme remède contre la prostitution, qu'il considère un malheur plus grand, et se vante de la pureté de ses moeurs. Egalement pour le mariage. L'Américain méprise le système des dots, l'intervention des parents, et cherche dans le mariage une camaraderie amicale: selon le Français il ne connaît pas un grand amour. Sur ces sujets-ci il n'est question de donner raison ni à l'un ni à l'autre. Il s'agit trop de préférences, d'héritages moraux. Si on comprend bien cela les deux points de vue peuvent faire bon ménage, bien séparés par l'océan Atlantique. Les critiques défavorables faites à ces sujets viennent en général de la part d'auteurs qui ne comprenaient pas que c'étaient des différences d'idéals.

Ce qui étonnerait le plus l'Américain moyen est l'insistance qu'on met à discuter sur la jeunesse de l'Amérique. Il admettrait volontiers en posséder les qualités mais nierait qu'il en eût les défauts, ce que précisément le Français lui reproche. Le "cent pour cent" est convaincu que l'Amérique par son énergie, ses inventions et ses richesses a franchi les années d'une lente expérience pour arriver très vite à un niveau de vie et de civilisation bien au delà de celui de la vieille

Europe. Il ferait bien d'écouter un peu ses critiques français à ce sujet.

Il est impossible de faire une appréciation plus détaillé sur la justice ou l'erreur des autres jugements français. Déjà en Amérique les opinions sont trop variées sur les chapîtres traités. Qui peut décider si l'avis de celui qui connaît un petit coin depuis longtemps vaut mieux que l'opinion de celui qui a parcouru une grande partie d'un pays? Il est probable que les deux jugements doivent se compléter et se corriger.

Le plus grand progrès vers une compréhension complète a été fait par les sociologues et les économistes comme MM. Cestre, Roz, Romier, ~~Tardieu~~ et Siegfried. Ils ont essayé de chercher l'explication de nos moeurs dans l'Amérique elle-même et de les juger d'après un étalon universel. Le moment actuel favorisé de telles études. Le menace d'une trop grande influence américaine n'effraie plus la France. Il faut espérer que l'esprit de ces derniers écrivains continuera de modifier et d'éclairer l'opinion française sur nos moeurs.

En conclusion il faut dire qu'à l'heure actuelle, les jugements des Français sur nos moeurs reposent sur des renseignements assez exacts. Il y en a de favorables, il y en a plus de défavorables - non par un esprit de mesquinerie mais parce que tout ce qui est différent tend à paraître défavorable - tous les deux groupes portés par des écrivains dont

l'influence et la valeur des idées varient beaucoup les uns des autres. Comme entre tous les pays à un moment donné, le ton des jugements sur les usages et les moeurs, qui changent en réalité très lentement, varie vite selon des événements proprement dit extérieurs, une amitié d'alliés, des dettes à régler, des ères de prospérité, une période d'abaissement. A chaque moment également, il y a des écrivains qui portent des jugements originaux et un plus grand nombre qui ne font que voir et répéter ce qu'ils ont déjà entendu dire. Mais d'après l'intérêt porté à son compte on sait que l'Amérique est définitivement majeure aux yeux français et a été admise à la vie internationale en tant que nation et amie qu'on connaît assez bien pour critiquer.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRES

- ACHARD, Paul : Un Oeil neuf sur l'Amérique. 1930
- CAMBON, Victor : Etats-Unis - France. 1917
- CARRÉ, Jean-Marie : Images d'Amérique. 1927
- CAULLERY, Maurice : Les Universités et la Vie scientifique aux Etats-Unis. 1917
- CESTRE, Charles : Production industrielle et justice sociale en Amérique. 1921
- : Les Etats-Unis. 1927
- CHEFTÈLE, Sophie : Les Forces morales aux Etats-Unis.
- CLÉMENT, Marguérite : L'Ame américaine vue par une Française. 1918
- CLERMONT-TONNERRE, E.de : U.S.A. - Petites notes sur un grand pays. 1921
- CORCOS, Fernand : L'Amérique... un Paradis? 1929
- DAYÈ, Pierre : Sam, ou le voyage dans l'optimiste Amérique. 1922
- DEKOBRA, Maurice : Mon coeur au ralenti. 1924
- DOUYAË, Jean : Au temps où l'Oncle Sam se militarisait. 1922
- DUBREUIL, Henri : Standards. 1929
- DUHAMEL, Georges : Scènes de la Vie future. 1930
- DURTAIN, Luc : Quarantième Etage. 1927
- : Hollywood Dépassé. 1928
- : Quelques Notes d'U.S.A. 1928

- FAÿ, Bernard : Faites vos jeux, 1927
- FELS, H. de : Un duel à l'américaine. 1930
- FERRI-PISSANI, Camille : L'Amour en Amérique. 1927
- : Sa majesté le dollar. 1929
- : Lucile jeune fille américaine. 1930
- FLOREY, Robert : Au pays du film. 1923
- FORREST, Francis : Sur un air américain. 1927
- GIRAUDOUX, J. : Amica América. 1928
- GONTARD, Jean : Au pays des gratte-ciel. 1925
- : A travers la Californie. 1922
- GRENTE, Georges Fr. X. : Le beau Voyage des Cardinaux fran-  
Marie çais aux Etats-Unis et au Canada 1927
- HAUSER, Henri : L'Amérique vivante. 1923
- HERRIOT, Edouard : Impressions d'Amérique. 1923
- HOVELAQUE, Henri-Léon : Précis de l'Histoire des Etats-  
Unis. 19
- KESSEL, J. : Dames de Californie. 1928
- LAFOND, André : Impressions d'Amérique. 1929
- LEGRAIN, Marcel : La prohibition de l'alcool en  
Amérique. 1923
- LLONNA, Victor : Les pirates du whiskey. 1925
- : La croix de feu. 1928
- MANDELSTAMM, Valentin : Cher New-York. 1922
- : Hollywood. 1926
- MICHAUD, Régis : Le Roman américain d'aujourd'hui.  
1926.

- MORAND, Paul : Champions du monde. 1930  
: New-York, 1930
- PHILIP, André : Le problème ouvrier aux Etats-Unis.  
1928
- PUAUX, René : Découvert des Américains. 1930
- ROMIER, Lucien : Qui sera le maître? 1927
- ROZ, Firmin : L'amérique nouvelle. 1923  
: Les Etats-Unis d'Amérique. 1927
- SCHOELL, Franck, l. : La question des noirs aux Etats-  
Unis. 1923
- SIEGFRIED, André : Les Etats-Unis d'aujourd'hui, 1927
- STROWSKI, Fortunat : LaBruyère en Amérique, 1929
- TARDIEU, André : Devant l'Obstacle. 1927
- TAVANO, C F. : A l'ombre des buildings. 1931
- THOMAS, Louis : Les Etats-Unis inconnus. 1920

PIÈCES DE THÉÂTRE

- BENEDICT, Jean : Paris - New-York, 1919
- BRIEUX, Eugène : Les Américains chez nous. 1920
- PAERNY, Jan : Amour américain 1920
- ROMAINS, Jules : Boën, ou la Possession des biens.  
1930

ARTICLES DE REVUE

- BRUNET, E. : Les Universités et la vie scienti-  
fique aux Etats-Unis, à propos du  
livre de M. M. Caullery. Revue  
de synthèse historique. Tome 29. 1919

- FERRERO, G. : L'Américanisation de l'Europe.  
L'Illustration. 10 avril, 1926
- HAZARD, Paul : Impressions d'Amérique. L'Illus-  
tration. 3 janvier - 7 février, 1931
- RAGEOT, Gaston : Une visite aux Etats-Unis. L'Illus-  
tration. 1930
- SIEGFRIED, André : L'Europe devant la civilisation  
américaine. Revue des Deux Mondes  
15 avril, 1930
- LE CRAPOUILLOT : Numéro d'octobre, 1930

